Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

Autor(en): **Rossat, Arthur**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **17 (1913)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-111524

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les «Fôles»,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par Arthur Rossat (Bâle)

(Suite)

XVIII. lǫ̆ byǭ̆-l-ǭjǭ.[236])

1. ǫ̆ y' ǫ̆vǭ ǫ̆n fwă ĩ pūər ãn kə fzǭ dǭ djǭl, ĩ mǭtīə kə lǭxǭ sõn-ãn mǭ̆rĭ d' fẽ dẽ sĭ tã lĭ.

ǫ̆ rvəñǭ d' lǫ̆ fwār d' pǭrẽtrū̆. (sǫ̆sĭ s'ā ǫ̆n fǭl vrǭ: mǫ̆ mĩmĩ, kə m' l'ǫ̆ rǫ̆kõtǭ, ãn-ǭtǭ xū̆r.) mẽ ǫ̆ n'ǫ̆vǭ rã vãdū̆.

ǫ̆ vñǫ̆ sə rpǭzǭ dẽ lǫ̆ ptxū̆ d' lǫ̆ mǭxnīər, lǫ̆vū̆ ã dyǭ k' lǭ djnātx ǫ̆vĩ yǫ̆t sǫ̆bǫ̆ ĕ yĭ fzĩ yǭ bǭ̆ñă.

ǫ̆ pū̆ərǭ ǫ̆ pœ̆ ǫ̆ s' lǭ̆mãtǭ.

2. vwālĭ tǫ̆ dĩ kǭ k'ǫ̆ yĭ vñǫ̆ ĩ vǫ̆yə ãn k' yĭ dyǭ:

— bǫ̆t ĩn- ǭjǭ dẽ tǫ̆ djǭl! tə l' vœ̆ bĩ vãdr.

— ĭ n'ãn-ǫ̆ p' ǫ̆ pœ̆ ĭ n'ã sǫ̆rǭ ǫ̆trǫ̆pǭ!

— ǫ̆tã ĩ pǭ!

l' vǭyə ãn χǭtrǫ̆: ĩ bǭ byǭ̆-l-ǭjǫ̆ ǫ̆bǫ̆rdǫ̆; ǫ̆ l'ǫ̆trǫ̆p ǫ̆ pœ̆ l' bǫ̆tǫ̆ dẽ lǫ̆ djǭl dĭ pū̆ər mālǫ̆yərū̆, ã yĭ dyẽ:

— tχẽ t' ǫ̆rǫ̆ fāt d' ātχə, t' n'ǫ̆rǫ̆ rã k'ǫ̆ dīr: «ǭjǭ byǭ̆[238]), fǭ tõ sǫ̆rvĭs!»

L'oiseau bleu.

(Patois de Miécourt.)

1. Il y avait une fois un pauvre homme qui faisait des cages, un métier qui laissait son homme mourir de faim dans ce temps-là.

Il revenait de la foire de Porrentruy. (Ceci c'est une fôle vraie; ma grand'mère, qui me l'a racontée, en était sûre.) Mais il n'avait rien vendu.

Il vint se reposer dans le trou de la Môchnire, là où on disait que les sorcières avaient leur sabbat et y faisaient leurs beignets.

Il pleurait et puis il se lamentait.

2. Voici tout d'un coup qu'il y vint un vieil homme qui lui dit:

— Mets un oiseau dans ta cage! Tu le veux bien vendre.

— Je n'en ai pas et puis je n'en saurais attraper!

— Attends un peu!

Le vieil homme siffla; un bel oiseau bleu aborda; il l'attrape et puis le mit dans la cage du pauvre malheureux en lui disant:

— Quand tu auras besoin de quelque chose, tu n'auras rien qu'à dire:

---

[236]) Cet *l* épenthétique s'explique par l'analogie avec *ĩ bǭl-ǫjǭ* = *un bel oiseau*, d'où le patois a formé: *ĩ gro-l-ǫjǭ* (litt. un *gros-l-oiseau*), *ĩ ptǫ̆-l-ǭjǭ*, *ĩ byǭ̆-l-ǭjǭ*, etc. — [237]) Près de Miécourt, il y a le *bǭ d'lǫ̆ mǭtœnīər* = *le bois de la Môchenire*. — [238]) Cette forme *ǭjǭ byǭ̆* est française. Dans nos fôles, qui sont en général traduites du français, tous les vocatifs ou interjections conservent leur forme originale, et parfois ne sont même pas traduites en patois (Cf. *Jean de l'Ours* N° VII, 14).

mẽ tχẽ ę̆ t'ę̆rę̆ sę̆rvĭ tǫ̆ sǫ̆ k' tə vǭrę̆, tə n'rę̄byərę̆ djmę̄ d' yĭ dīr: «sẽt ę̆spõtĩ[239]) ĭ t' rmę̆xīe!»

«Oiseau bleu, fais ton service!» Mais quand il t'aura servi tout ce que tu voudras, tu n'oublieras jamais de lui dire: «Saint-Espontin, je te remercie!»

3. tǫ̆t-ę̆xtǭ, lǫ̆ pūər ãn k' ę̆vę̄ fẽ, dyę̆: «byǭ̃-l-ǭję̄, fę̄ tǫ̆ sę̆rvĭs!»

3. Tout aussitôt, le pauvre homme qui avait faim, dit: «Oiseau bleu, fais ton service!»

xtǭ dĭ, xtǭ ę̆n tāl txę̆rdjīə fœ̆ dvẽ lũ̄. tχẽ ę̆l œ̆ mẽdjīə l' bŭlĭ, ę̆ dyę̆: «mę̆rsĭ, sẽt-ę̆spõtĩ!» ę̆prę̆ lǫ̆ rǭ̃tĭ: «ǭ! mę̆rsĭ bĩ, sẽt-ę̆spõtĩ!» ę̆prę̆ lǫ̆ dę̆sę̆r: «ǭ! mĭl kǭ mę̆rsĭ, sẽt-ę̆spõtĩ!»

Sitôt dit, sitôt une table chargée fut devant lui. Quand il eut mangé le bouilli, il dit: «Merci, Saint-Espontin!» Après le rôti: «Oh! merci bien, Saint-Espontin!» Après le dessert: «Oh! mille (coups) fois merci, Saint-Espontin!»

4. ę̆prę̆ d'sǫ̆lĭ nǫ̆tr ãn s' bǫ̆tę̆ ã rŭt pǫ̆ lę̆ fwār də dlę̄mõ.

4. Après (de) cela, notre homme se mit en route pour la foire de Delémont.

tχẽ ę̆ fœ̆ ę̆rĭvę̄ ę̆ bǫ̆rñõ, ę̆ trǫ̆vę̆ tǫ̆ lə vlę̄djə sã dǭ dxŭ[240]): lę̄ djã rìtĩ, vę̄tĭ ã dũ̄əmwãn; s'ę̄tę̄ ę̆n rŭd ę̆fę̆r!

Il trouva tout le village sens dessus-dessous: les gens couraient, vêtus en dimanche; c'était une rude affaire!

ę̆ dmẽdę̆ sə s'ę̄tę̄ krę̆bĩ[241]) lę̄ bnīəsõ[242]). ę̆n fãn yĭ rę̄põję̆ s'ę̆ n' sę̆vę̄ p' k' s'ę̄tę̄ lę̆ fę̆t d' lę̆ fę̆yə də mę̆:[243]) lę̆ pŭ bę̆l dę̄ fę̆yə vlę̄ ę̄tr

Il demanda si c'était peut-être la fête patronale. Une femme lui répondit s'il ne savait pas que c'était la fête de la Fille de Mai: la plus

---

[239]) On chercherait en vain ce saint *Espontin* dans le calendrier; c'est un nom inventé; mais je ne saurais dire s'il a une signification quelconque ou s'il fait allusion à un personnage ou à une chose que les syllabes de ce nom devraient rappeler. — [240]) Littéralement: *sens dessous dessus.* Cette expression patoise confirme l'explication de Littré: *sens* (sã) *dessus dessous* ou *c'en* (s'ã); le mot *sans* = sẽ. — [241]) Le mot *krę̄bĩ,* litt.: *je crois bien,* s'emploie dans le sens de *peut-être* (Cf. *Arch. VII* p. 10, N° 38). — [242]) Les *bnīəsõ* sont la *fête de dédicace,* ou bien la *fête patronale*; comme la *bénichon* fribourgeoise. Elles se célèbrent à des époques très diverses, mais dans bien des localités du Jura, surtout dans la Vallée de Delémont, la fête tombe sur le deuxième dimanche de novembre et se confond avec la St-Martin. Voilà pourquoi les gâteaux faits ce jour-là s'appellent indifféremment *gâteaux de bnīəsõ* ou *gâteaux de St-Martin.* — [243]) On sait qu'autrefois on a célébré un peu partout des *fêtes de mai,* dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Pour ne parler que du Jura catholique, il n'y a pas bien longtemps que les enfants allaient encore chanter le *pitχə-mę̆ (Arch. III,* p. 275 sq. — Cf. *C. Bauquier. Mois Fche-Comté,* p. 61 sq.). Je signalerai ici les articles de *M. W. Robert: Arch. I* p. 229, et *F. Chabloz: La Fête de Mai, Arch. II* p. 14. — Relativement à la *Fille de Mai de Bourrignon,* il a paru *Arch. II,* p 99 sq. un article de M. A. Daucourt, sur lequel il vaut mieux ne pas insister. Je tiens cependant

vẹ̄ti ã byã ẹ̆ pœ̆ prǫ̆mnẹ̄ ã pwẹ̆xẹ̆syõ[244]) pẹ̆ lǫ̆ vlẹ̄djə; mẽ ẹ̆ n' trǫ̆vĩ pīə p' ĩnẹ̆yõ k' yĭ ălœ̆x; s'ã pǫ̆ sǫ̆lĭ k' lẹ̄ fãn rĭtĩ tã.

belle des filles voulait être vêtue en blanc et promenée en procession par le village; mais ils ne trouvaient (seulement) pas un vêtement qui lui allât; c'est pour cela que les femmes couraient tant.

5. nǫ̆tr ãn s' mŭzẹ̆: « l'ǭjẹ̄ pǫ̆rẹ̄ yǭ fẹ̄r servĭs. »

ẹ̆xtǭ ẹ̆ dyẹ̆: « ǭjẹ̄ byǭ, fẹ̄ tõ sẹ̆rvĭs! » ẹ̆ vwălĭ k' lẹ̆ fẹ̆yə də mẹ̆ fœ̆ pŭ bẹ̆l k'ẹ̆n rẹ̄n. djmẹ̄ ã n'ănẹ̆vẹ̄ ãkǫ̆ vŭ ẹ̆n xə bĩ vẹ̄tĭ dã lẹ̄ pīə ã lẹ̆ tẹ̄t.

5. Notre homme (se) pensa: « L'oiseau pourrait leur faire service. »

Aussitôt il dit: « Oiseau bleu, fais ton service! » Et voici que la fille de mai fut plus belle qu'une reine. Jamais on n'en avait encore vu une si bien vêtue (depuis les) des pieds à la tête.

tǫ̆ lẹ̄ djã lə rmẹ̄xyẹ̆n, ẹ̆ pœ̆ ẹ̆ s'ănălẹ̆.

Tous les gens le remercièrent et puis il s'en alla.

6. mẽ ẹ̆ s' trõpẹ̆ də txmĩ: ã yŭə d'ẹ̆rĭvẹ̄ ẹ̆ dlẹ̄mõ, ẹ̆l-ẹ̆rĭvẹ̆ ẹ̆ fărăt[245]).

6. Mais il se trompa de chemin: au lieu d'arriver à Delémont, il arriva à Ferrette.

tǫ̆ drwă l' djŭən kõt d' fărăt prəñẹ̄ fãn xĭ djǭli. mẽ sẹ̆ djŭən fãn n' trǫ̆vẹ̄ p' ẹ̆ s'vẹ̄tĭ: tχẽ ẹ̆l-ẹ̆vẹ̄ ĩ kwẹ̆txlă, ẹ̆l n'ẹ̆vẹ̄ p' d'ẹ̄yõ; tχẽ ẹ̆lẹ̆vẹ̄ sẹ̄ txās, s'ẹ̆tẹ̄ sõ bŭră k' mãkẹ̄! s'ẹ̆tẹ̄ ẹ̆n rŭd ẹ̆fẹ̆r pẹ̆ sĭ txẹ̄tẹ̄.

Tout droit le jeune comte de Ferrette prenait femme si joli[e]. Mais sa jeune femme ne trouvait pas à s'habiller: quand elle avait un corselet, elle n'avait pas de vêtements; quand elle avait ses bas, c'était son justaucorps qui manquait! C'était une rude affaire (par) dans ce château.

7. nǫ̆tr ãn s' mŭzẹ̆: « ẹ̄d yǭ! ptẹ̆ byǭ-l-ǭjẹ̄, fẹ̄ tõ sẹ̆rvĭs! »

ẹ̆xtǭ tǫ̆ ălẹ̆ bĩ.

mẽ lẹ̆ djŭən fyẽsīə fœ̆ bĩ pŭ bẹ̆l k' lə djŭən kõt k' ẹ̆tẹ̄ kmã ĩ sūyõ ã lõ d'lẹ̄ə[246]).

l'byǭ-l-ǭjẹ̄ dœ̆xẹ̆ fẹ̄r ẹ̆xbĩ sõ sẹ̆rvĭs pǫ̆ lǫ̆ kõt, k' fœ̆ vẹ̄tĭ xŭ l' kǭ[247]) ã vlǫ̆ ẹ̆ ã dãtẹ̆l.

7. Notre homme (se) pensa: « Aideleur! Petit oiseau bleu, fais ton service! » Aussitôt tout alla bien.

Mais la jeune fiancée fut bien plus belle que le jeune comte qui était comme un souillon près d'elle.

L'oiseau bleu dut faire aussi son service pour le comte, qui fut vêtu sur le coup en velours et en dentelles.

à dire que tous ces prétendus renseignements où l'on nous montre, p. ex., les jeunes filles de Bonfol, de Damphreux, etc. « chantant leur hymne à Herta en passant devant la Fille de Mai », ces renseignements publiés déjà par *Quiquerez*, n'ont aucune valeur quelconque, ont été inventés de toutes pièces, et ne sont — qu'on me pardonne l'expression — que pure *fumisterie*.

[244]) Le vâdais dit: *pǫ̆rsẹ̆syõ*, l'ajoulot: *pwẹ̆xẹ̆syõ* = *procession*. — [245]) Ferrette (Pfirt), en Alsace, avait autrefois des relations suivies avec le Jura; on y allait beaucoup de Miécourt et d'Ajoie. — [246]) J'ai déjà relevé cette expression: *au long de* = *à côté de*. (Cf. ci-dessous XIX. 1.) — [247]) Remarquez l'expression *xŭ l' kǭ* = *sur le coup, sur le champ*.

ę̆l ẽvĭtę̆n ã lę̆ nās nǫ̆tr ǭjlīə[248]) pǫ̆ lǫ̆ rmę̆xyę̄ d' sę̄ bõ sę̆rvĭs.

8. ę̆prę̆ lǫ̆ dę̄nę̄ ę̆ s'ã vlę̄ ălę̄, tχẽ lǫ̆ kõt l'ę̆rātę̆ ę̆ pœ̆ yĭ dmẽdę̆ ę̆ ę̆txtę̄ sõn-ǭję̄. mẽ ę̆ n' vlę̆ p' lə vãdr.

lǫ̆ kõt yĭ ǭ̄frę̆ tǫ̆ sę̄ bĭ ę̆ tǫ̆ sę̄ sŭ. ę̆ s' bǫ̆tę̆ ę̆ mŭzę̄, ę̆ pœ̆ ę̆ yĭ dyę̆:

— ĭ vwărę̄; y vę̆rę̄ vǫ̆ bę̆yīə mę̆ rę̆põs ãtr djǫ̆ ę̆ nǭ̄.

nǫ̆tr ǭjlīə fœ̆ mālĭ; ę̆l ãtrę̆ dẽ lǫ̆ bǭ:

« ǭję̄ byǭ̄, fę̄ tõ sę̆rvĭs! »

vwālĭ k'ę̆l œ̆ tǫ̆ kõtã ĭn-ātr byǭ̄-l-ǭję̄. ę̆ bǫ̆tę̆ l'ǭję̄ ãdjənātxĭ dẽ sõ swẽ[249]), ę̆ pœ̆ lǫ̆ nǭ̄ dẽ lę̆ djǭl, ę̆ pœ̆ s'ãn-ălę̆ vā lǫ̆ kõt yĭ dīr k'ę̆l ę̆tę̄ bĭ d'ę̆kūə, mẽ k'ę̆ yĭ dvę̄ ãkǫ̆ bę̆yīə sę̄ fãn ę̆vǭ.

9. tǫ̆ pərmīə[250]) lǫ̆ kõt nə vlę̄ p'; mẽ ę̆ s' mŭ̄zę̆:

— xtǭ k' t' ę̆rę̆ l'ǭję̄ pǫ̆ twă, tə lę̆ vœ̆ rpār!

ę̆ tχŭdę̆ bĭ dīr: « byǭ̄-l-ǭję̄, fę̄ tõ sę̆rvĭs! » mẽ lę̆ fãn s'ãn-ălę̆ vǭ l'ǭjlīə sẽ sə rvĭrīə.

lǫ̆ kõt ẽ fœ̆ xə txę̆grĭnę̄ k' ę̆ mǭ̄rę̆ dẽ lę̆ nǭ̄.

ę̆ rvəñę̆n lę̄ dŭ pǫ̆ ăbĭtę̄ lǫ̆ txę̆tę̄; ę̆l œ̆n brāmã d' lę̆ fūətxũn ę̆ fœ̆n bĭnę̆yərŭ.

vwālĭ l'ĭxtwār dĭ byǭ̄-l-ǭję̄, k'ãnę̆pəl ę̆xbĭ l'ĭxtwār də l'ãn k'ę̆vę̄ vãdũ sę̄ fãn pǫ̆ ĭn-ǭję̄.

Ils invitèrent à la noce notre *oiselier* pour le remercier de ses bons services.

8. Après le diner, il s'en voulait aller, quand le comte l'arrêta et (puis) lui demanda à acheter son oiseau. Mais il ne voulut pas le vendre.

Le comte lui offrit tous ses biens et tous ses sous. Il se mit à réfléchir et puis il lui dit:

— Je verrai; je viendrai vous donner ma réponse entre jour et nuit.

Notre oiselier fut malin; il entra dans le bois:

« Oiseau bleu, fais ton service! »

Voici qu'il eut tout de suite un autre oiseau bleu. Il mit l'oiseau (ensorcelé) magique dans son sein et puis le nouveau dans la cage, et puis s'en alla vers le comte pour lui dire qu'il était bien d'accord, mais qu'il lui devait encore donner sa femme avec.

9. Tout d'abord le comte ne voulait pas; mais il (se) pensa:

— Sitôt que tu auras l'oiseau pour toi, tu la veux reprendre!

Il crut bien dire: « Oiseau bleu, fais ton service! » Mais la femme s'en alla avec l'oiselier sans se retourner.

Le comte en fut si chagriné qu'il mourut dans la nuit.

Ils revinrent les deux pour habiter le château; ils eurent beaucoup de (la) fortune et furent bien heureux.

Voilà l'histoire de l'oiseau bleu, qu'on appelle aussi l'histoire de l'homme qui avait vendu sa femme pour un oiseau.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

---

[248]) Bien faire attention à ce mot l'*ǭjəlīə* = l'*oiselier, celui qui a, qui possède un oiseau*; il n'est pas pris ici dans le sens de l'*oiseleur* = *celui qui va à la chasse aux oiseaux,* bien que le patois, dans ce second sens, dise aussi l'*ǭjəlīə*. — [249]) C'est le mot dérivé régulièrement de *sinu* = *swẽ;* mais bien qu'il soit donné dans *Guélat* et *Biétry,* il n'est pas très usité dans le langage populaire, et seulement dans le sens particulier qu'il a ici. On ne dira jamais: *bę̆yīə l'swẽ ãn-ĭn-ăfẽ* = *donner le sein à un enfant,* mais bien: *bę̆yīə lę̆ tχĭtχə, bę̆yīə ę̆ tăsīə (donner à téter);* ou bien alors on emploie le mot français: *bę̆yīə l'sein.* — [250]) Littéralement: *tout premier* = *tout d'abord.*

XIX. lę̆ fǭl də djã̄ kŭən-tχŭ.

1. prę̄ dĭ txę̄tę̄ d'ĩ rwă s' trǫ̆vę̄ lę̆ mājõ d'ĩ fę̆rmīə k' ę̆vę̄ ę̆n rǫ̆t d'ăfẽ. ã dyę̄ k' ę̆ n' sərĩ p' tǫ̆ ălę̄ dẽ ę̆n bę̆n d' txę̆rbǫ̆nīə; sǫ̆lĭ vœ̆ dīr k' s'ę̄tę̄ ĩ pūər ã̄n ā lõ d' tǫ̆[251]) sę̄ gūərdjăt ę̆ nǭrĭ.

2. ĩ djǫ̆ lǫ̆ bū̄ə dĭ pūər fę̆rmīə pę̄sę̆ lę̆ bę̆r d' lę̆ pę̄tū̄r, ę̆ s'ān-ălę̆ sə rpę̄tr dẽ lǫ̆ prę̄ ā rwă.

sĭ rwā k' ę̄tę̄ ĩ rānəvā,[252]) fzę̆ ę̆ tχŭę̄ lǫ̆ bū̄ə. s'ę̄tę̄ ę̆n rŭd ę̆fę̆r pǫ̆ sĭ pūər mę̄nę̄djə: lę̆ fān pū̄ərę̄, lę̄z-ăfẽ pū̄ərĩ; mẽ lǫ̆ pę̆r s'ę̆vizę̆[253]).

ę̆l ę̆kǫ̆rtxę̆ lę̆ bę̄t, yĭ lę̄xę̆ lę̆ tę̄t ę̆vǭ lę̄z-ę̄kūən, bę̆yę̆ ę̆ mẽdjīə lę̆ txīə ã sę̄z-ăfẽ, pœ̆ s'ān-ălę̆ kõtr lę̆ vę̆l vãdr sę̆ pę̄.

3. ę̆ pę̄sę̆ fę̆rm ā vlę̄djə, sẽ trǫ̆vę̄ ę̆ lę̆ vãdr.

lǫ̆ swă vñę̆; ę̆l ę̄tę̄ sǭl, ę̆ s' kŭtxę̆ dẽ ĩ bǭ, dǭ ĩ grǭ sę̆pĩ.

tǫ̆ d'ĩ kǭ ę̆ vwăyę̆ ę̆n χę̄rãs; ę̆ s' yǭv: s'ę̄tę̄ ę̆n rǫ̆t d' *voleurs* k' ę̆vĩ fę̄ ĩ fū̄ə pǫ̆ kõtę̄ yǭ sŭ, yŏt bŭtĩ vŭlę̄.

4. ę̆ mõtę̆ xŭ ĩn-ę̆br pǫ̆ mœ̆ vūər. tǫ̆ d'ĩ kǭ sę̆ pę̄ txwăyę̆ ă bę̄ mwătã d' tǫ̆ sĭ bŭtĩ.

lę̄ *voleurs* ę̆pę̆vŭrīə s'ã rĭtę̆n ã rālẽ: « sāvã nŏ! s'ā l' dyę̄l k' nǫ̆ vĩ pār! »

ę̆ lę̄xę̆n tǫ̆ ę̆ pœ̆ s'ãfū̄r. ũ pəję̄[254]) sę̄ txās, l'ātr sę̆ kăp, ĩn-ātr sę̄ tχŭlăt.

La Fôle de Jean Corne-Cul.[a])

(Patois de Miécourt.)

1. Près du château d'un roi se trouvait la maison d'un fermier qui avait une bande d'enfants. On disait qu'ils ne seraient pas tous allés dans la benne d'un charbonnier; ça veut dire que c'était un pauvre homme à côté de toutes ces petites bouches à nourrir.

2. Un jour le bœuf du pauvre fermier passa la clôture de la pâture, et s'en alla se repaître dans le pré (au) du roi.

Ce roi qui était un vaurien fit (à) tuer le bœuf. C'était une rude affaire pour ce pauvre ménage: la femme pleurait, les enfants pleuraient; mais le père (s'avisa) eut une bonne idée.

Il écorcha la bête, lui laissa la tête avec les cornes, donna à manger la chair à ses enfants, puis s'en alla contre la ville vendre sa peau.

3. Il passa ferme au village, sans trouver à la vendre.

Le soir vint; il se coucha dans un bois, sous un gros sapin.

Tout d'un coup il vit une clarté; il se lève: c'était une troupe de voleurs qui avaient fait du feu pour compter leurs sous, leur butin volé.

4. Il monta sur un arbre pour mieux voir. Tout d'un coup sa peau tomba au beau milieu de tout ce butin.

Les voleurs effrayés s'en coururent en criant: « Sauvons-nous! C'est le diable qui nous vient prendre! »

Ils laissèrent tout pour s'enfuir. Un perdait ses chausses, l'autre sa cape, un autre ses culottes.

---

a) Comparez: Jegerlehner, Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 2, 135; Cosquin, Contes pop. de Lorraine 1, 108 N° 10 et 1, 223 N° 20; G. Bundi, Aus dem Engadin (Bern 1913), 48 ff. 34 ff.

251) Cf. ci-dessus, note 246. — 252) Litt. un *rien-ne-vaut* = *vaurien*. — 253) Le verbe pronominal *s'ę̆vizę̄* = *s'aviser*, sans autre complément, a le sens de: *avoir une idée, une bonne idée*. Le subst. *ę̆n ę̆vizę̄* = *une idée*, litt. *une avisée*. Cf. *Arch. V*, p. 14, N° 86, note 1. *ę̆ m'vĩ ę̆n ę̆vizę̄* = *il me vint une idée*. — 254) Le verbe *pīədr* qui a d'habitude les formes *ĭ pərję̄ (je perdais)* et *y'ę̆ pərjŭ (j'ai perdu)*, fait *ĭ pəję̆, y'ę̆ pəjŭ* dans la Baroche (Basse-Ajoie) (Cf. XX, 4, 5).

mę̆ grã-mę̆r k' m'ę̆ rkõtę̆ sę̆t-ĭx-twār, dyę̆ k'ę̆ rĭtĩ ẽkŏ ădjdǭ, pĭsk'ã n' lę̆z-õ djmę̆ rvŭ.

Ma grand'mère qui m'a raconté cette histoire, disait qu'ils couraient encore aujourd'hui, puisqu'on ne les a jamais revus.

5. djã kūən-tχŭ rę̆mę̆sę̆ tǫ̆ sĭ bŭtĩ. ę̆l ę̆vę̆ pyẽ sę̆ bą̆gąt d' lūyə d'ūə ã s'ã rālẽ.

5. Jean Corne-Cul ramassa tout ce butin. Il avait plein sa poche de louis d'or en s'en (r)allant.

ā yŭə d'ĩ bŭə, ę̆l ãn-œ̆ dŭ; sę̆z-ăfẽ ę̆ pœ̆ sę̆ fãn ę̆tĩ bĩ vę̆tĭ; ę̆l ę̆vĩ rǭtĭ-bǭlĭ[255]) tǫ̆ lę̆ djǫ̆.

Au lieu d'un bœuf, il en eut deux; ses enfants et puis sa femme étaient bien vêtus; ils avaient rôti-bouilli tous les jours.

lǫ̆ rwă vñę̆ tǫ̆ djālŭ d' tẽ d' bĩ. ę̆ yĭ dyę̆:

Le roi [de]vint tout jaloux de tant de bien. Il lui dit:

— k' ās ę̆ dīr, djã kūən-tχŭ, k' tę̆ mĭtnẽ tǫ̆ pyẽ d' sŭ?

— Qu'est-ce à dire, Jean Corne-Cul, que tu es maintenant tout plein de sous?

— y'ę̆ vãdŭ mę̆ pę̆ ę̆n bătz[256]) lǫ̆ pwă. mĭtnẽ ĭ sœ̆ bĩ, ĭ sœ̆ prŭ rę̆tx!

— J'ai vendu ma peau un batz le poil. Maintenant je suis bien, je suis assez riche!

6. lǫ̆ rwă xŭ sǫ̆lĭ s'ãn-ălę̆; ę̆ fzę̆ tǫ̆ ę̆ tχŭę̆ sę̆ bŭə, ę̆ pœ̆ ę̆l ãvīə sę̆ vālă pǫ̆ vãdr lę̆ pę̆.

6. Le roi, sur cela, fit tous (à) tuer ses bœufs, et puis il envoya ses valets pour vendre les peaux.

ę̆prę̆ tχĩz djǫ̆, ę̆ rvəñę̆n tǫ̆ l'ũ ę̆prę̆ l'ātr sẽ ę̆vwă rã vãdŭ. lǫ̆ rwă lę̆ fzę̆ ę̆ bę̆tr kǫ̆m xmę̆l, x' bĩ k'ę̆ y' ãn-œ̆ ũ k' fœ̆ tχŭę̆ tǫ̆ rwă.

Après quinze jours, ils revinrent tous l'un après l'autre, sans avoir rien vendu. Le roi les fit (à) battre comme semelle, si bien qu'il y en eut un qui fut tué tout raide.

tǫ̆ grę̆ñ ę̆ ã kǫ̆lę̆r, lǫ̆ rwă s'ã vñę̆ vā djã kūən-tχŭ, ã dyẽ:

Tout fâché et en colère, le roi s'en vint vers Jean Corne-Cul en disant:

— ę̆tã t' vūər, bǭgrə d' txĩ d' pūə, k' ĭ t' vœ̆ bĩ mǭtrę̆ ę̆ t' dĩx fǫ̆tr dę̆ djã, k' yę̆ mĭtnẽ tχŭę̆ ĩ d' mę̆ vālă!

— Attends (-te voir), bougre de chien de porc, (que) je te veux bien montrer de te foutre ainsi des gens, que j'ai maintenant tué un de mes valets!

7. tχẽ ĕ l' vwăyę̆n ę̆rĭvę̆,[257]) djã kūən'tχŭ dyę̆ ã sę̆ fãn:

7. Quand ils le virent arriver, Jean Corne-Cul dit à sa femme:

— ĭ t' vœ̆ fǫ̆tr ę̆n ę̆fę̆sīə; tə t' lę̆xrę̆ txwă ę̆ tə frę̆ lę̆ mūə[258]). tə dəvīzrę̆ lǫ̆ rę̆xt.

— Je te veux flanquer une mornifle; tu te laisseras tomber et tu feras la morte. Tu devineras le reste.

---

[255]) Avoir du *rǭtĭ-bǭli* (litt. du *rôti-bouilli*) signifie: *avoir à profusion toutes sortes de bonnes choses, tout ce qu'on peut imaginer de meilleur, de plus fin et de plus délicat.* — [256]) En patois le mot *batz* est toujours *féminin.* — [257]) Remarquer la construction: *Quand ils le virent arriver, Jean C. dit.* — [258]) Cette façon de parler *fę̆r lę̆ mūə* est particulière à l'Ajoie qui n'a qu'une forme pour ces deux genres: *ę̆l ā mūə* = *il est mort*; *stə fãn ā mūə* = *cette femme est morte.* Le Vâdais dit: *ę̆l ā mǭrĭ, i ā mǭrĭ* = *il est mort, elle est morte.* Cependant *Paniers* 126 a: *ĭ sœ̆ stę̆ k'ā mǭərt.* (Cf. Ms. B. 126: *i seut cele qu'â moërte*).

lǫ̆ rwă ãtrę̄ tχẽ djã kūən-tχŭ, d'ĩ kǭ d' pwẽ, rãvāxę̆ sę̆ fãn.

— ę̄! x' mõn-ām, tə l'ę̆ tχŭę̄! t'ę̆ xə ę̆drwă k' mwă; ĭ vĩ d' tχŭę̄ ũ d' mę̄ vālă.

sẽ rã dīr, djã kūən-tχŭ s'ã vñę̆ pār ę̆n kǫ̆nă̆t, ę̆ pœ̆ ę̆l ă̆lę̆ vā sę̆ fãn, ę̆ yĭ kǫ̆nę̆ ā tχŭ. ę̆l se ryǭvę̆ tǫ̆ d'ĩ kǭ.

lǫ̆ rwă yĭ dyę̆ tǫ̆ kõtã:

— vã-mə tę̆ kǫ̆nă̆t.

— s' vǫ̆ m'ã bę̆yīə prŭ, ę̆l ā vǭtr!

ę̆ fzę̆n mę̆rtxīə.

8. lǫ̆ rwă, ãn-ę̆rĭvẽ ā txę̄tę̄, tχŭdę̆ prŭ kǫ̆nę̄ ā tχŭ dĭ vālă; lǫ̆ vālă dmǫ̆rę̆ mūə, ę̆ pœ̆ bĩ mūə.

tχẽ lǫ̆ rwă vwă̆yę̆ k'ę̆l ę̄tę̄ ę̆vŭ rǭlę̄ [259]) pę̆ djã kūən-tχŭ, ę̆ dyę̆ ã sę̄ vālă d' l'ă̆lę̄ pār, d' l'ę̆tę̆txīə dẽ ĩ sę̆ ę̆ d' l'ă̆lę̄ fǫ̆tr ã l'ę̄tẽ.

sǫ̆ k'ę̆ fzę̆n. tχẽ ę̆ fœ̆n ę̆rĭvę̄ vā l'ę̄tẽ, lę̄ vālă rvəñę̆n dīr ā rwă də vnĭ vūə kmã ę̆l-lə vlĩ nă̆yīə.

9. [260]) dĭ tã d'sŏli, djã kūən-tχŭ pŭ̄ərę̄ dẽ sõ sę̆. ĩ xīr dẽ ę̆n bę̆l kārœ̆s [261]) pę̄sę̆.

— ę̄! k'ās k'ę̆ y'ę̆? k'ās-tə pŭ̄ər?

— ę̄! mõ pūər ãn, lǫ̆ rwă m' vœ̆ fę̄r ę̆ nă̆yīə, pǫ̆ x' k' ĭ n' sę̆ p' yę̄r ę̆ pœ̆ ę̆krīr!

s'ę̄tę̄ ĩ bõ nǫ̆tę̄r dĭ vę̄yə tã. ę̆l œ̆ pĭdīə, ę̆ pœ̆ yĭ dyę̆:

— ĭ m' vœ̆ bǫ̆tę̄ ã tę̆ pyę̆s; ĭ sĕ yę̄r ĕ pœ̆ ę̆krīr.

xtǭ dĭ, xtǫ̆ fę̄.

Le roi entrait quand Jean Corne-Cul, d'un coup de poing, renversa sa femme.

— Eh! sur mon âme, tu l'as tuée! Tu es [aus]si adroit que moi; je viens de tuer un de mes valets.

Sans rien dire, Jean Corne-Cul s'en vient prendre une corne(tte), et puis il alla vers sa femme, et lui corna au cul. Elle se releva tout d'un coup.

Le roi lui dit tout de suite:

— Vends-moi ta corne.

— Si vous m'en donnez assez, elle est vôtre!

Ils firent marché.

8. Le roi, en arrivant au château, crut assez corner au cul du valet; le valet demeura mort et puis bien mort!

Quand le roi vit qu'il (était) avait été roulé par Jean Corne-Cul, il dit à ses valets de l'aller prendre, de l'attacher dans un sac et de l'aller f... lanquer dans l'étang.

Ce qu'ils firent. Quand ils furent arrivés à l'étang, les valets revinrent dire au roi de venir voir comment ils le voulaient noyer.

9. Pendant ce temps, Jean Corne-Cul pleurait dans son sac. Un monsieur dans un beau carrosse passa.

— Eh! qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce [que] tu pleures?

— Eh! mon pauvre homme, le roi veut me faire (à) noyer, (pour) parce que je ne sais pas lire et puis écrire!

C'était un bon notaire du vieux temps. Il eut pitié et puis il dit:

— Je me veux mettre à ta place; je sais lire et puis écrire.

Sitôt dit, sitôt fait.

---

[259]) Le mot *rǭlę̄* = rouler, est ici pris dans le sens familier de *tromper, duper.* — [260]) A partir d'ici, la fin de notre récit rappelle celle de *Jean-le-Fou* (Cf. XI, § 9-12). — [261]) Le patois a conservé au mot *kărœ̆s* le genre *féminin* qu'il eut tout d'abord en français.

djã kūən-tχŭ̃ l'ę̆tę̆txę̆ dẽ lǫ̆ sę̆, mõtę̆ ã vwăt̃ŭr ę̆ pœ̆ s'ãn-ălę̆ d'ĩ bõ trǫ̆ ã l'ǭtã.

10. lǭ rwă ę̆ sę̆ vālă rę̆rĭvę̆n. lǫ̆ nŏtę̆r œ̆ bę̆l-ę̆ dīr:

— ĭ sę̆ yę̆r ę̆ pœ̆ ę̆krīr! nə m' fǫ̆t p' dẽ l'āv! ĭ vǫ̆ dĭ k' ĭ sę̆ yę̆r ę̆ pœ̆ ę̆krīr!...

ę̆ l' txẽpę̆n ę̆vā, sẽ sę̆vwă, ā pŭ̃ fõ d' l'ę̆tã.

11. kę̆k tã ę̆prę̆, lǫ̆ rwă s' prǫ̆mnę̆. ę̆ vwăyę̆ lę̆z ăfẽ d' djã kūən-tχŭ̃, bĩ vę̆tĭ, k' txẽtĩ, k' s'ę̆mŭ̃zĩ, k' yǭtxĩ[262]).

ę̆ yǭ dyę̆: — vǫ̆ pœ̆t bĩ ę̆tr xĩ djǭvyā tχẽ vǫ̆t pę̆r ā mūə!

— pwă dę̆ ǭ! dyę̆ lǫ̆ pŭ̃ grǭ, nǫ̆t pę̆r n'ā p' mūə! ălę̆ pę̆ə vūə dẽ nǫ̆t ę̆tāl; ę̆l ę̆trę̆yə ĩ bę̆ txvā, ę̆ pœ̆ k' nǭz-ẽ ę̆n bę̆l kārœ̆s!

lǫ̆ rwă fœ̆ ę̆bābĭ ātẽ k' djālŭ.

— k'ās ę̆ dīr sǫ̆sĭ?

— *ma frique*,[263]) k' yĭ dyę̆ djã kūən-tχŭ̃, tχẽ ĭ sœ̆ ę̆rĭvę̆ ā fõ d' l'ę̆tẽ, ĭ sœ̆ vnĭ dẽ ę̆n bę̆l vę̆l. s'ę̆tę̆ lę̆ fwār; ãn-ę̆txtę̆ pǫ̆ rã. y'ę̆ ę̆vŭ̃ sĭ bę̆ txvā ę̆ pœ̆ stə bę̆l kārœ̆s pǫ̆ trā bătz!

— bǭgr, dyę̆ lǫ̆ rwă, ĭ yĭ v' ălę̆. vĩ m' mwănę̆ ã l'ę̆tẽ.

12. ã pę̆sẽ pę̆ lǫ̆ txę̆tę̆, ę̆l ę̆pəl dŭ vālă; ę̆l ę̆vę̆ ãvĭə d'ã rę̆mwănę̆ bę̆kǫ̆.

lǫ̆ prəmĭə vālă sāt dẽ l'ę̆tẽ; ę̆ rvñę̆ āxĭtǭ xŭ̃ l'āv ę̆ s' dę̆vwę̆ñę̆[264]).

djã kūən-tχŭ̃ dyę̆ ã l'ātr d' vĭt ălę̆, k'ę̆ fzę̆ sĭñ d' l'ălę̆ ę̆dĭə.

Jean Corne-Cul l'attacha dans le sac, monta en voiture et puis s'en alla d'un bon trot à la maison.

10. Le roi et ses valets rarrivèrent. Le notaire eut (bel à) beau dire:

— Je sais lire et puis écrire! Ne me f...ichez pas dans l'eau! Je vous dis que je sais lire et puis écrire!...

Ils le jetèrent en bas, sans savoir, au plus [pro]fond de l'étang.

11. Quelques temps après, le roi se promenait. Il vit les enfants de Jean Corne-Cul, bien vêtus, qui chantaient, qui s'amusaient, qui huchaient.

Il leur dit: — Vous pouvez bien être si joyeux quand votre père est mort!

— Parbleu oui! dit le plus grand, notre père n'est pas mort! Allez donc voir dans notre étable; il étrille un beau cheval et puis que nous avons un beau carrosse!

Le roi fut ébahi autant que jaloux.

— Qu'est-ce à dire cela?

— Ma foi, (que) lui dit Jean Corne-Cul, quand je suis arrivé au fond de l'étang, je suis venu dans une belle ville. C'était la foire. On achetait pour rien. J'ai eu ce beau cheval et ce beau carrosse pour trois batz!

— Bougre, dit le roi, j'y veux aller. Viens me mener à l'étang.

12. En passant par le château, il appelle deux valets; il avait envie d'en ramener beaucoup.

Le premier valet saute dans l'étang; il revint aussitôt sur l'eau et se débattait.

Jean Corne-Cul dit à l'autre de vite aller, qu'il faisait signe de l'aller aider.

---

[262]) Le verbe *yǭtxĭə* a deux sens: 1° *fę̆r de yǭtxrǭ* = *crier comme la chouette, hululer.* 2° *hucher, pousser des cris de joie élevés et prolongés,* faire des « *youlées* », comme on dit en Suisse romande. — [263]) Corruption euphémique de: *ma foi!* — [264]) Le verbe *dĕvwę̆ñĭə* = *se débattre, faire de grands mouvements de bras, faire des contorsions.* On dit aussi *dę̆frăpę̆*, et on l'emploie, p. ex., pour désigner les mouvements désordonnés des épileptiques.

lǫ̆ skõ rvñę̆ ę̆xbĩ xŭ̃ l'āv, fzẽ lę̆ mę̆m mĩn.

— ę̆ vǫ̆ fā ălę̆, k' dyę̆ djã kūən-tχŭ̃ ā rwă. ę̆ s' n'ã sę̆rĩ tĭrīə tŏt pę̆ yǭ.

lǫ̆ rwă sātę̆ ddẽ. ę̆ y' ā ãkǫ̆, d' nǭ djǫ̆.

djã kūən-tχŭ̃ s'ã rvñę̆ ã l'ǭtā; ĕ fœ̆ bĩnę̆yərŭ djǫ̆̃k ã sę̆ mūə. vwālĭ lę̆ pœ̆t fĩ d'ĩ rwă djālŭ. mẽ djã kūen-tχŭ̃ ę̆vę̆ ę̆vŭ̃ d' lę̆ txẽs d'ę̆vwă ę̆vŭ̃ pǫ̆ pwę̆rẽ ĩ tǫ̆ mālĩ djnę̆ kə y' ę̆vę̆ lę̆dyę̆ tǫ̆ sę̆ mălĭstę̆[265]).

Le second revint aussi sur l'eau, faisant les mêmes mines.

— Il vous faut aller, (que) dit Jean Corne-Cul au roi. Ils ne s'en sauraient tirer tout seuls.

Le roi sauta dedans. Il y est encore de nos jours.

Jean Corne-Cul s'en revint à la maison; il fut bien heureux jusqu'à sa mort. Voilà la vilaine fin d'un roi jaloux. Mais Jean Corne-Cul avait eu de la chance d'avoir eu pour parrain un sorcier tout malin qui lui avait légué toute sa malice.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XX. lę̆ trā pwă d'ūə dĭ dyę̆l.

1. ĩ pūər mŭnīə vę̆tχę̆ dẽ l' tã d' djādĭ xŭ̃ ĩ pūər mlĩ ę̆ vã. tχẽ ę̆l-œ̆ sõ dǫ̆zīəm ăfẽ, ę̆n ę̆mīə d' sę̆ fãn fœ̆ mărę̆n, ę̆ pœ̆ prədę̆xę̆ ā mŭnīə k' sõ ptę̆ fyǫ̆̃ mę̆ryərę̆ lę̆ bę̆xăt ā rwă.

ã n' pę̆lę̆ kə d' sǫ̆lĭ dẽ lə vlę̆djə, xə bĩ kə l' rwă ãn ǫ̆əyę̆ djāzę̆.

2. kǫ̆m ę̆l ę̆vę̆ mę̆txẽ tχŭ̃ər, ę̆l ălę̆ txīə l' mŭnīə ę̆ yǭ dmẽdę̆ yŏt ptę̆, yǭ[266]) prǫ̆mę̆xẽ d'ăn-ę̆vwă tχǫ̆̃zẽ, d' bĩ l'ę̆yǫ̆̃txīə ę̆ d' bĩ l'ĩxtrŭ̃r.

lę̆ mę̆r y bę̆yę̆ ã pŭ̃ərẽ.

xŭ sǫ̆lĭ, lǫ̆ rwă lǫ̆ prəñę̆, lǫ̆ bǫ̆tę̆ dẽ ę̆n bwę̆t, ę̆ lǫ̆ txẽpę̆ dẽ ę̆n ərvīər.

ę̆ dūə[267]) ūr də lwẽ, lę̆ bwę̆t fœ̆

Les trois cheveux d'or du diable.[a])

(Patois de Miécourt.)

1. Un pauvre meunier vivait dans le temps de jadis sur un pauvre moulin à vent. Quand il eut son deuxième enfant, une amie de sa femme fut marraine et puis prédit au meunier que son filleul épouserait la fille (au) du roi.

On ne parlait que de cela dans le village, si bien que le roi en ouït parler.

2. Comme il avait méchant cœur, il alla chez le meunier et leur demanda leur petit, leur promettant d'en avoir soin, de bien l'élever et de bien l'instruire.

La mère (y) le lui donna en pleurant.

Sur cela, le roi le prit, le mit dans une boîte, et le jeta dans une rivière.

A deux heures de loin, la boîte

---

[a]) Comparez: J. Jegerlehner, Sagen aus dem Unterwallis 81 N° 17; 133 N° 29; Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 62 N° 79 et note.

[265]) Littéralement: *ses malicetés.* On dit aussi *lę̆ mălĭs.* — [266]) Remarquer la syllepse: il alla chez *le meunier* et *leur* promit... — [267]) Le mot *dŭ* = *duo* a la forme féminine *dūə (duas): dŭ djǫ̆, dūə snẽn.* Ici on ne fait pas de liaison: *dūəz-ūr*, mais on dit: *dūə ūr.*

ęrāt[268]) ãn-ęn-ęχū̃j. lǫ̆ sędyę[269]) prəñę̆ lę̆ bwęt, l'ǫ̃vrę̆ ę pœ̆ ęl ępǫ̆txę̆ tǫ̆ kõtã lǫ̆ ptę̆ būəbă ã sę̆ fãn, k' fœ̆ bĩnę̆yərūz d' l'ęyǫ̃txīə.

3. bĩ lõtã ęprę̆, ĩ djǫ̆ k'ę̆ pyǫ̃vę, lǫ̆ rwă ãtrę̆ txīə sę djã ę yǫ dmẽdę̆ sə s'ętę yǫ̆t būəb k' sĭ bę djū̃ən ãn.

lǫ̆ sędyę̆ yĭ dyę̆ k' nyã ę kmã k' ęl l'ęvę trǫ̆vę.

tǫ̆ kõtã lǫ̆ rwă mŭzę̆ k' s'ętę l'ăfẽ k'ęl ęvę txẽpę dẽ l'ęrvīr.

ę yǫ dmẽdę̆ pǫ̆ vūə s'ę̆ n' vǫ̆rĩ p' k'ęl ălœ̆x fę̆r ęn kǫ̆mĭsyõ ã lę̆ rę̆n, yĭ pǫ̆txę ęn lătr.

4. lǫ̆ būəb s'ãn-ălę̆, mẽ ę s' pədję[270]) dẽ ĩ bǫ. tǫ̆ d'ĩ kǫ, vwālĭ k'ę̆ vwăyę̆ ęn ptę̆t txẽdęl ā lwẽ.

ę s'ã vę̆ kõtr stə txẽdlăt. tχẽ ęl ęrivę̆, s'ętę ęn kăvęrn.

ę kăkę̆ ã lę̆ pūətx: ęn bwę̆n vęyə fãn yĭ ǫ̃vrę̆, mẽ ęl yĭ dyę̆:

— t' vĩ bĩ mā! t' ę txwă dẽ ęn mājõ d' *voleurs!*[271]).

— s' n'ā rã, ĭ n' sę̆rǫ ălę pŭ lwẽ, ĭ sœ̆ xĭ sǫ![272])

fut arrêtée à une écluse. Le scieur prit la boîte, l'ouvrit, et puis il apporta tout de suite le petit enfant à sa femme, qui fut bien heureuse de l'élever.

3. Bien longtemps après, un jour qu'il pleuvait, le roi entra chez ces gens et leur demanda si c'était leur enfant que ce beau jeune homme.

Le scieur lui dit que non et comment (qu') il l'avait trouvé.

Tout de suite le roi pensa que c'était l'enfant qu'il avait jeté dans la rivière.

Il leur demanda (pour voir) s'ils ne voudraient pas qu'il allât faire une commission à la reine, lui porter une lettre.

4. Le garçon s'en alla, mais il se perdit dans un bois. Tout d'un coup, voici qu'il vit une petite chandelle au loin.

Il s'en va contre cette chandelle. Quand il arriva, c'était une caverne.

Il frappa à la porte: une bonne vieille femme lui ouvrit, mais elle lui dit:

— Tu viens bien mal! Tu es tombé dans une maison de voleurs!

— Ce n'est rien, je ne saurais aller plus loin, je suis si fatigué!

---

[268]) Littéralement: *arrête;* pour ce mot, comme pour beaucoup d'autres, le patois a deux formes; l'une, l'*adjectif*: *ęrāt, gõxə, kǫ̆t (dmŭrę, kŏt = être pris, être arrêté)* et l'autre, le *participe: ęrātę, gõxę, kǫ̆tę.* — [269]) Le patois vâdais a le mot: *savŭrę = scier; lę̆ sę̆vūr = la scie;* mais on ne dit pas *l' sę̆vŭrŭ;* on dit: *l' rę̆sŭ* = le scieur. Le verbe *rę̆sīə, lę̆ rę̆s,* s'emploie dans l'Ajoie, qui dit aussi: *syę, lę̆ sīə,* mais *l' sę̆dyę̆* = scieur. Ce mot est inusité dans le Vâdais. — [270]) Cf. Note 254 ci-dessus; le Vâdais dit: ę *s' pərję̆.* — [271]) Dans tous nos contes, on emploie le mot frç *voleur* au lieu du patois *lę̆r (latro)* ou *lę̆rõ (latronem),* pour désigner une *bande organisée,* avec *un chef:* nouvelle preuve que ce sont des traductions et non des récits originaux. — [272]) Le latin *satulu* a donné *sǫ,* fém. *sǫl* = fatigué. Cette forme *sǫ,* qu'on retrouve *Pan. 3* (*i seu che sô dés daimes*), a été peu à peu remplacée par le fém. *sǫl* qu'on emploie pour les 2 genres. (Cf. fôle IV, 1, 2, 3, X, 3, 4, etc.) *Biétrix* ne donne que *sǫl, Guélat* a les deux formes: *sǫ* et *sǫl.* De nos jours donc *sǫ* est vieilli et a cédé le pas à *sǫl.* (Cf. XXI, 1).

ę pœ̆ ę s' kutxę̆ ãn-ĩ kār[273]).

5. lę vǫ̆lœ̆r ərvəñę̆n ę pœ̆ s'ãgrę̆-ñę̆n vǫ lę̆ vęyə k' ę̆vę lęxīə ãtrę st' ętrẽdjīə. mẽ tχẽ ę̆l yǫz-ę̆splĭkę̆ kǫ̆m ę̆l-ętę pədjŭ ę k'ę̆ pǫ̆txę ę̆n lătr ã lę̆ rę̆n, lǫ̆ xę̆f nə dyę̆ pŭ rã.

Il ouvrit la lettre et puis vit que le roi disait à la reine de le faire (à) tuer tout de suite et puis de l'enterrer (devant) avant qu'il rentrât.

ę̆l ǭvrę̆ lę̆ lătr, ę pœ̆ vwăyę̆ kə l' rwă dyę̆ ã lę̆ rę̆n d' lǫ̆ fę̆r ę tχŭę tǫ̆ kõtã ę pœ̆ d' l' ãtę̆rę dvẽ k'ę̆ rãtrœ̆x.

tχẽ lǫ̆ xę̆f vwăyę̆ sǫ̆lĭ, ę̆l ę̆kryę̆ ę̆n-ātr lătr kə dyę ã lę̆ rę̆n d' mę̆ryę tǫ̆ kõtã sĭ bę̆ djŭən būəb dę̆vǫ sę̆ bę̆xăt. — sǫ̆ k' fœ̆ fę.

Quand le chef vit cela, il écrivit une autre lettre qui disait à la reine de marier tout de suite ce beau jeune homme avec sa fille. — Ce qui fut fait.

6. tχę lǫ̆ rwă ę̆rĭvę̆, ę n' sę̆vę kõpār sǫ̆lĭ, ę sõ djĭdrə nə vlę p' l'ĭxtrŭ̄r d' sǫ̆ k' s'ętę pę̆sę.

6. Quand le roi arriva, il ne savait comprendre cela, et son gendre ne voulait pas l'instruire de ce qui s'était passé.

— s'ā bõ, dyę̆ lǫ̆ rwă, mĭtnẽ ã n'ĭ sę̆rę pŭ rã txẽdjīə; mẽ ĭ tə dĭrę tǫ̆ pę̆rīə ĩ mǫ̆. s' tə vœ̆ dmǫ̆rę ę̆vǫ nǫ̆, tə m'ādrę tχərĭ lę trā pwă d'ūə dĭ dyę̆l! sẽ sę pwă, t' n'ę̆ p' fāt də rvənĭ!

— C'est bon, dit le roi, maintenant on n'y saurait plus rien changer; mais je te dirai cependant un mot: si tu veux demeurer avec nous, tu m'iras quérir les trois cheveux d'or du diable! Sans ces cheveux tu n'as pas besoin de revenir!

ę yĭ rępõję̆: — lǫ̆ dyę̆l nə m' fę p' ę̆ păvŭ! ę pœ̆ ę pę̆txę̆.

Il lui répondit: — Le diable ne me fait pas (à) peur! Et puis il partit.

7. ę̆l ę̆rĭvę̆ ãn-ę̆n vę̆l, lę̆vŭ ę̆l ǫyę̆ pę̆lę k'ãn-ǭfrę dŭ sę̆ d' lǫyə d'ūə ã stŭ k' pǫ̆rę trǫ̆vę pǫ̆kwă ĩ bǭne[274]) n' bę̆yę pŭ d' vĩ, pĭə p' d'āv.

7. Il arriva en une ville, où il ouït parler qu'on offrait deux sacs de louis d'or à celui qui pourrait trouver pourquoi une fontaine ne donnait plus de vin, plus même d'eau.

ę rępõję̆: — ĭ vǫ̆ l' dĭrę ã rvəñẽ.

Il répondit: — Je vous le dirai en revenant.

ę vę̆ pŭ̄ lwẽ; ę̆l ę̆rĭvę̆ dẽ ę̆n-ātr vę̆l, lę̆vŭ ã yĭ dyõ k'ã bę̆yərę ĩn-ę̆n tǫ̆ txę̆rdjīə d'ūə ã stŭ k' pǫ̆rę trǫ̆vę pǫ̆kwă ĩn-ę̆br k' pǫ̆txę dę pãm d'ūə n' bę̆yę pŭ d' frŭ.

Il va plus loin; il arriva dans une autre ville, où on lui dit qu'on donnerait un âne tout chargé d'or à celui qui pourrait trouver pourquoi un arbre qui portait des pommes d'or ne donnait plus de fruits.

---

[273]) Cf. note 293 ci-dessous (Pan. 423: *tot pair car et cornat.*) — [274]) Le *bǭnę* (Ajoie) et le *bǭrnę* (Vâdais) désigne *la fontaine.* Le mot se retrouve dans tous nos patois romands. A Porrentruy, il y a encore la *Place des Bennelats.*

ę̆ yǭ rdyę̆: — ĭ vǫ̆ l' dĭrę̄ tχẽ ĭ rpę̄srę̄.

ę̆ s'ãn-ălę̆ pŭ lwẽ; ę̆l ę̆rĭvę̆ vā ę̆nərvīər. lǫ̆ pę̄sŭ yĭ dyę̆:

— tə mə n' pǫ̆rǭ p' dīr s'ę̆ fā k' tǫ̆t mę̆ vīə ĭ pę̄sǭ̆x lę̄ djã k' vẽ ãnãfīə?

— ĭ tə l' dĭrę̄ ã rvəñẽ, dyę̆t-ę̆.

8. ę̆l-ę̆rĭvę̆ ã lę̆ pūətx d' l'ãīə. lǫ̆ dyę̄l n'ę̄tę̄ p' lĭ; ę̆ n'y ę̆vę̄ rã k' lę̆ dyę̄lās kə dę̄vę̄ ę̄tr ę̆n bwę̆n djnātx; pǫ̆xkə tχẽ ę̆ y œ̆ dĭ sǫ̆ k'ę̆ vlę̄, ę̆l yĭ dyę̆:

— s'ā bę̄kǭ dmẽdę̄; mẽ tə m' pyę̄, ĭ t' vœ̆ ę̄dīə.

ę̆l lǫ̆ txẽdj ã frəmĭ ę̆ pœ̆ lǭ kwătxę̆ dǭ sę̆ krĭnǫ̆lĭn.

9. lǫ̆ dyę̄l rvəñę̆ dę̆xpĭtẽ[275]), ę̆rnõdẽ[276]), ərnĭflẽ:

— ę̆ y'ę̆ ātχə də nǭ̆ pę̆ xĭ!

— vę̆ pīə ã yę̄, k'ę̆l yĭ dyę̆.

ę̆l ălę̆, s' bǫ̆tę̆ ę̆ rõxīə ãkǫ̆ prŭ vĭt.

tǫ̆ d'ĭ kǫ̆ ę̆l fzę̆ mĭn d' tχərĭ sę̄ pŭyə: yĭ tīr ĭ pwa; ę̆ rę̆sātę̆:

— k'ās-tə m' fę̄?

— ĭ t' prã tę̄ pŭyə, tə vwă; mẽ ĭ vǫ̆rǭ bĭ sę̆vwă pǫ̆kwă sĭ bǭ̆nę̄ n' bę̆yə pŭ nĭ vĭ nĭ āv.

lǫ̆ dyę̄l s'bǫ̆tę̆ ę̆ rīr;

— s'ę̆ tχŭĭ lǫ̆ krę̆pā k'ā dẽ lǫ̆ tχŭǭ, ę̆l ərbę̆yərę̆ dĭ vĭ.

ę̆ s' rãdrəmę̄xę̆; lę̆ vę̄yə ərtĭrę̆ ĭ pwă. lǫ̆ dyę̄l rę̄lę̆ ĭ kǭ k' lę̄ fnę̄tr grŭlę̆n.

— vwă-tə, ĭ t' prã tę̄ pŭyə; mẽ k'ās-tə krę̄ vǭ ĭ pãmīə kə n' pūətx pŭ d' pãm d'ūə?

Il leur redit: — Je vous le dirai quand je repasserai.

Il s'en alla plus loin; il arriva vers une rivière. Le passeur lui dit:

— Tu ne me pourrais pas dire s'il faut que toute ma vie je passe les gens qui vont en enfer?

— Je te le dirai en revenant, dit-il.

8. Il arriva à la porte de l'enfer. Le diable n'était pas là; il n'y avait rien que la diablesse qui devait être une bonne sorcière; parce que quand il lui eut dit ce qu'il voulait, elle lui dit:

— C'est beaucoup demander, mais tu me plais, je te veux aider.

Elle le changea en fourmi et puis le cacha sous sa crinoline.

9. Le diable revint, grondant, jurant, reniflant:

— Il y a quelque chose de nouveau par ici!

— Va seulement au lit, qu'elle lui dit.

Il alla, se mit à ronfler encore assez vite.

Tout d'un coup, elle fit mine de chercher ses poux: (elle) lui tire un cheveu; il ressauta:

— Qu'est-ce (que) tu me fais?

— Je te prends tes poux, tu vois; mais je voudrais bien savoir pourquoi cette fontaine ne donne plus ni vin ni eau.

Le diable se mit à rire et dit:

— S'ils tuaient le crapaud qui est dans le tuyau, elle redonnerait du vin.

Il se rendormit; la vieille retira un cheveu. Le diable cria un coup que les fenêtres tremblèrent.

— Vois-tu, je te prends tes poux: mais qu'est-ce que tu crois avec ce pommier qui ne porte plus de pommes d'or?

---

[275]) Le verbe *dę̆xpĭtę̄* = *tempêter, crier, gronder.* — [276]) Quant à *ę̆rnõdę̄*, il signifie aussi *jurer, grogner, pester à haute voix avec force jurons.*

lǫ̆ dyę̄l dyę̆ ã ryẽ:

— kə n' tχŭãt-ę̆ lę̆ rę̆t k' mẽdj lę̆ rę̆sę̆n! ę̆ pœ̆ mĭtnẽ sĭ kǭ lę̄x mə trãkīl.

10. ę̆n bŭsę̄[277]) ę̆prę̆, ę̆l yĭ tĭrę̆ lǫ̆ trājīəm pwă. sĭ kǭ sĭ, ę̆ yĭ fǫ̆tę̆ ĩ kǭ d' pwẽ.

mẽ sę̆ kǫ̆lę̆r fœ̆ vĭt ŭtr; lę̆ dyę̄lās lǫ̆ rę̆myālę̆[278]) xə bĩ k'ę̆l yĭ dmẽdę̆ sə lǫ̆ pę̄sŭ dę̆vę̄ tǫ̆t sę̆ vīə dmǫ̆rę̄ xŭ l'āv sẽ djmę̄ ę̆tr rãpyę̆sīə.

— ę̆, lę̆ bę̄t! ę̆ n'ę̆ k'ę̆ bę̆yīə sę̆ rę̆m ã prəmīə k' vərę̆ pǫ̆ lǫ̆ pę̄sę̄!

lę̆ ptę̆t frəmĭ k'ę̆vę̄ tǫ̆ ǭyĭ, s'mǭtrę̆. tǫ̆t ã mę̆tĩ, lę̆ dyę̄lās yĭ bę̆yę̆ lę̄ trã pwă ę̆ pœ̆ yĭ dyę̆:

— t'ę̆ bĩ ǭyĭ lę̄ rę̄põs? ę̆ pœ̆ yĭ rbę̆yę̆ lę̆ fĭdyŭ̃r k'ę̆l ę̆vę̄ ę̆ yĭ swę̆tę̆ txẽs.

11. ę̆ pœ̆ ę̆ s'ã rvəñę̆. tχẽ ę̆ fœ̆ prę̆ dĭ pę̄sŭ, ę̆ yĭ dyę̆:

— lǫ̆ prəmīə kə vərę̆, tə yĭ bę̆yərę̆ tę̆ rę̆m ã lę̆ mẽ, ę̆ pœ̆ tə t' sāvərę̆ fȭ d' lę̆.

ã sę̄ d' lę̆ vę̆l k' ę̆tãdĩ sõ rtǫ̆ pǫ̆ l'ę̄br, ę̆ dyę̆:

— tχũ̄t lę̆ rę̆t k' mẽdj lę̆ rę̆sę̆n ę̆ pœ̆ vǫ̆t pãmīə vœ̆ rbę̆yīə dę̄ pãm d'ūə.

ę̆ fœ̆n x' kõtã k'ę̆ yĭ bę̆yę̆n sõnę̄n txę̆rdjīə d'ūə.

ãfĩ ã sę̄ d' lę̆ vę̆l dĭ bȭnę̄ tę̆rĭ ę̆ dyę̆:

— tχũ̄t lǫ̆ krę̄pā k'ā dẽ lǫ̆ tχŭ̄ǭ, ę̆ pœ̆ vǫ̆ vlę̄ rę̆vwă tǫ̆ kõtã dĩ vĩ.

ę̆ yĭ bę̆yę̆n ę̆xbĩ dū sę̆ d' lǭyə d'ūə, ę̆ pœ̆ ę̆l ãlę̆ tǫ̆ djǭyȭ vā l' txę̄tę̄, ę̆ pœ̆ ę̆l ę̆rĭvę̆ vā sę̆ fãn.

Le diable dit en riant:

— Que ne tuent-ils la souris qui mange la racine! Et puis maintenant, cette fois, laisse-moi tranquille.

10. Un moment après, elle lui tira le troisième cheveu. Cette fois-ci, il lui f... icha un coup de poing.

Mais sa colère fut vite (outre) passée; la diablesse l'adoucit si bien qu'elle lui demanda si le passeur devait toute sa vie rester sur l'eau sans jamais être remplacé.

— Hé, la bête! il n'a qu'à donner sa rame au premier qui viendra pour le passer!

La petite fourmi qui avait tout entendu, se montra. Tout au matin, la diablesse lui donna les trois cheveux et puis lui dit:

— Tu as bien entendu les réponses? Et puis lui redonna la figure qu'il avait et lui souhaita chance.

11. Et puis il s'en revint. Quand il fut près du passeur il lui dit:

— Le premier qui viendra, tu lui donneras ta rame à la main, et puis tu te sauveras loin de là.

A ceux de la ville qui attendaient son retour pour l'arbre, il dit:

— Tuez la souris qui mange la racine et puis votre pommier veut vous redonner des pommes d'or.

Ils furent si contents qu'ils lui donnèrent son âne chargé d'or.

Enfin à ceux de la ville de la fontaine tarie il dit:

— Tuez le crapaud qui est dans le tuyau, et puis vous voulez ravoir tout de suite du vin.

Ils lui donnèrent aussi deux sacs de louis d'or, et puis il alla tout joyeux vers le château, et puis il arriva vers sa femme.

---

[277]) C'est l'expression habituelle: *ę̆n bŭsę̄ (pulsata) ę̆prę̆* = *un moment après; pulsare* = *bŭsę̄*, et *pulsone* = *bŭsõ* = *coup, bourrade, choc.* (Cf. XXI. 4). — [278]) Littéralement: *ramieller (mel = mīə)* = *adoucir, apaiser en flattant. Guélat* a les deux formes: *ę̆mīəlę̄* et *ę̆myālę̄* = *adoucir, amadouer. Biétrix* n'a que *ę̆myālę̄* = *amadouer, flatter.* (Cf. ci-dessous XXIII, 2).

12. ę̆ bę̆yę̆ ā rwă lę̄ tră pwă d'ūə, sǫ̆ k' rę̄djǫ̆yę̄xę̆ tǫ̆ pyẽ lǫ̆ rwă, kə yĭ dyę̆: « mõ djĭdre! » pŭ d' dīəx kǭ ã lę̆ mnŭt.

lǫ̆ lãdmẽ, lǫ̆ rwă k' n'ę̄tę̄ djmę̄ kõtã ę̆ k' n'ãn-ę̆vę̄ djmę̄ prŭ, yĭ dmẽdę̆ lę̆vŭ ę̆l-ę̆vę̄ tǫ̆ trǫ̆vę̄ sę̄ trę̄zǭə.

— d' l'ātr sã d'ę̆n ərvīər lę̆vŭ vǫ̆ pœ̆t ălę̄ ã pār tẽ k' vǫ̆ vǫ̆rę̄. vǫ̆ dmẽdərę̄ ā pę̄sŭ d' vǫ̆ pę̄sę̄ l'āv, ę̆ pœ̆ vǫ̆ rãpyātrę̄ vǭ sę̆.

kǫ̆m dĭ, kǫ̆m fę̄.

lǫ̆ pę̄sŭ yĭ bę̆yę̆ sę̆ rę̆m, sātę̆ xŭ l' bǭr, ę̆ dādõ lǫ̆ rwă pę̄s ãkǫ̆, pĭskə nyũ nə y'ę̆ ãkǫ̆ rəprĭ lę̆ rę̆m.

12. Il donna au roi les trois cheveux d'or du diable, l'âne chargé d'or, ce qui réjouit (tout plein) fort le roi qui lui dit: « Mon gendre! » plus de dix (coups) fois á la minute.

Le lendemain, le roi qui n'était jamais content et qui n'en avait jamais assez, lui demanda (là) où il avait tout trouvé ces trésors.

— De l'autre côté d'une rivière, où vous pouvez aller en prendre tant que vous voudrez. Vous demanderez au passeur de vous passer l'eau et puis vous remplirez vos sacs.

Comme dit, comme fait.

Le passeur lui donna sa rame, sauta sur le bord, et dès lors le roi passe encore, puisque personne ne lui a encore repris la rame.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXI. lę̆ fǭl dĭ tǫ̆ vę̄yə mŭnīə d' myę̄kǫ̆.

1. s'ę̄tę̄ ę̆ y' ę̆ bĭ lõtã, pĭskə lę̄ fãn ălĭ ãkǫ̆ kāzĭ tǫ̆ ā sę̄bę̆ lǫ̆ sę̆mdĭ, ę̆txvālę̄ xŭ yǭz-ę̄kŭvăt [279]).

ã sĭ tã ę̆ y' ę̆vę̄ ę̆ myę̄kǫ̆ ĭ mŭnīə kə rbę̆yę̄ xŭ̃rmã pŭ d' krǭ̃xŏ [280]) kə d' fę̆rę̆n.

lę̄ djã vñę̆n sǭ d'ę̄trə trǫ̆ rę̆trę̆pę̄ ã sõ mlĭ, vŭ k' s' ę̄tę̄ djə dę̄z-ãnę̄ d' txīətxã [281].

nyũ n' yĭ ălę̆ pŭ ā mlĭ.

ę̆ n' sœ̆txę̆ [282]) rã fę̄r d'ātr kə d' s'ã ălę̄.

2. lę̄ fãn kə pǫ̆yĭ djə fę̄r tǫ̆t sūətx

La fôle du tout vieux meunier[a]) de Miécourt.

(Patois de Miécourt.)

C'était il y a bien longtemps, puisque les femmes allaient encore presque toutes au sabbat le samedi, à cheval sur leurs petits balais.

En ce temps il y avait à Miécourt un meunier qui redonnait sûrement plus de son que de farine.

Les gens devinrent fatigués d'être trop (r)attrapés dans son moulin, vu que c'était déjà des années de dizette.

Personne n'y alla plus au moulin.

Il ne sut rien faire d'autre que de s'en aller.

2. Les femmes qui pouvaient déjà

---

a) Cf. Grimm Nr. 27: Die Bremer Stadtmusikanten; J. Bolte und G. Polivka, Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen 1, 237 ff.

279) Le mot ordinaire est *ę̆kŭv* (*scopaceu*); nous avons ici le diminutif: *ę̆kŭvăt* (Cf. ci-dessous, § 6). — 280) Le *krǭ̃xõ* (Allem. suisse *Krüsch*) désigne le *son*, le résidu de la mouture du grain. — 281) Le *txīətxã* (assimilation de *txīə tã, le cher temps*) = *la famine, la dizette.* — 282) Cette forme du passé défini *sœ̆txę̆* est inusitée. On dit d'habitude: *ĭ sœ̆, nǫ̆ sœ̆n, vǫ̆ sœ̆t, ę̆ sœ̆n.*

d'ĕfẹ̣r drīə lọ̆ dọ̣ d'yọ̣z-ăn, s'ãtãdẹ̣n pọ̆ yĭ bẹ̆yīə dẹ̣ *souvenirs.*

lẹ̆ mẹ̣rās yĭ bẹ̆yẹ̆ ĩ bŭ̃ə, lẹ̆ rsəvūz ĩn-ẹ̣n; ẹ̣n-ātr ĩ txĩ, ẹ̣n-ātr ĩ txẹ̆, ẹ̣n-ātr ĩ pŭ, ẹ̣n-ātr ẹ̣n bọ̆r. lọ̆ vwālĭ k' s'ăn-ălẹ̆ kõtr kọ̆txăvõ.

faire toute sorte d'affaires derrière le dos de leurs maris, s'entendirent pour lui donner des souvenirs.

La mairesse lui donna un bœuf, la receveuse un âne; une autre un chien, une autre un chat, une autre un coq, une autre un canard. Le voici qui s'en alla contre Courchavon.

3.[283]) ã lẹ̆ nọ̃ ẹ̣ s' trọ̆vẹ̆ ā mwătã d'ĩ bọ̣. ẹ̣ vwăyẹ̆ ẹ̣n mājõ k' ẹ̣tẹ̣ bĩ xŭr ẹ̣bĭtẹ̣. lẹ̆ txẽdẹ̣l ã l'wāl[284]) brọ̃lẹ̆ xŭ lẹ̆ tāl; ẹ̣ y' ẹ̣vẹ̣ dĭ fŭ̃ə, pĭsk'ẹ̣ vwăyẹ̆ lẹ̆ fnīər.

3. A la nuit, il se trouva au milieu d'un bois. Il vit une maison qui était, bien sûr, habitée. La (chandelle à l'huile) lampe brûlait sur la table; il y avait du feu, puisqu'il voyait la fumée.

ẹ̣l ălẹ̆ kõtr, mẽ kọ̆m ẹ̣ n' vwăyẹ̆ nyũ, ẹ̣ s' mŭzẹ̣ tọ̆ kŏtã k' s'ẹ̣tẹ̣ dẹ̣ *voleurs*, lẹ̣ mẹ̣tr d' lẹ̆ mājõ.

Il alla contre, mais comme il ne vit personne, il (se) pensa tout de suite que c'était des voleurs, les maîtres de la maison.

ẹ̣ bọ̆tẹ̣ sõ bŭ̃ẹ̣ ã l'ẹ̣tāl, sõn-ẹ̣n ã lẹ̆ grẽdj, sõ txĩ dọ̣ l'ẹ̣tχŭ̃ā[285]), sõ txẹ̣ dọ̣ l'ẹ̣tr, sõ pŭ ẹ̣mõ lọ̆ tχŭẹ̣[286]), sẹ̣ bọ̆r dẽ ĩ tχŭvẹ̣ d'āv k' ẹ̣tẹ̣ dvẽ lẹ̆ pūətx, ẹ̣ pœ̆ ẹ̣ s' kŭtxẹ̣.

Il mit son bœuf à l'écurie, son âne à la grange, son chien sous le devant-huis, son chat sous l'âtre, son coq en haut la cheminée, son canard dans un caveau d'eau qui était devant la porte, et puis il se coucha.

4. ẹ̣ s'ãdrəmẹ̣ x' bĩ k'ẹ̣ n'ọ̣yẹ̣ p' lẹ̣ *voleurs* kə, xŭ l'ūr d' lẹ̆ mīənọ̃, tχŭdẹ̣n rãtrẹ̣ ẹ̣ l'ọ̣tã.

4. Il s'endormit si bien qu'il n'entendit pas les voleurs qui, sur l'heure de la minuit, pensèrent rentrer à la maison:

ẹ̣l ẹ̣tĩ sẹ̣t ẹ̣ pœ̆ lọ̆ kăpĭtẹ̣n.

Ils étaient sept et puis le capitaine.

tχẽ ẹ̣ vwăyẹ̣n k' kẹ̣kũ dẹ̣vẹ̣ ẹ̣tr ãtrẹ̣ dẽ yọ̆t mājõ:

Quand ils virent que quelqu'un devait être entré:

— vẹ̣ vūər sọ̆ k'ẹ̣ y'ẹ̣ txĭə nọ̆, dyẹ̣ ũ ãn-ĩn-ātr, ẹ̣ pœ̆ ẹ̣ s' bŭsĩ[287]) l'ũ l'ātr.

— Va voir ce qu'il y a chez nous, dit un à un autre, et puis ils se poussaient l'un l'autre.

5. s' fœ̆ lọ̆ kăpĭtẹ̣n k' dọ̃xẹ̣ ãtrẹ̣. ẹ̣ tχŭdẹ̣ ălẹ̣ pār ĩ txẹ̣rbọ̆nă[288]) pọ̆ ãfŭ̃ə sẹ̣ pĭpẹ̣: lọ̆ txẹ̣ lọ̆ grĩpẹ̣[289]) ã lẹ̆ fĭdyŭr.

5. Ce fut le capitaine qui dut entrer. Il crut aller prendre une braise pour allumer sa pipée: le chat le griffa à la figure.

---

[283]) Ce récit reproduit dès ce moment la *Fôle du Vieux Cheval* (X, 5 à 7). — [284]) Remarquer cette vieille expression si originale: *la chandelle à l'huile* = la lampe. — [285]) *L'ẹ̣tχŭ̃ā* ou *l'ọ̣tχŭ̃ā* est le mot ajoulot pour désigner le *devant-huis;* le Vâdais dit: *l'dvẽ-l'ọ̣*. *(Arch. III,* p. 4, note 5). — [286]) Le *tχŭẹ̣* ou *tŭẹ̣* désigne la *cheminée* (Cf. le vieux frç. *tuel.*) — [287]) Cf. note 277 ci-dessus. — [288]) Cf. Fôle II, note 16, ci-dessus. — [289]) Le verbe *grĩpẹ̣* ou *grẹ̆pẹ̣* = *griffer;* le subst. = lẹ̆ *grĩp* ou lẹ̆ *grẹ̆p*. Pour le chat on dit plutôt: *lẹ̣z-õyăt dĭ txẹ̣ (ongle + dim.).*

ę̆ răvwętę̆ ę̆mõ lǫ̆ tχŭę: lǫ̆ pŭ yĭ tχyę̆ xŭ ĭn-œ̆yə.

Il regarda en haut la cheminée: le coq lui chia sur un œil.

ę̆ s'ăfŭę̆ ã l'ętāl, lę̆vŭ lǫ̆ bŭə lǫ̆ bǫ̆kę̆ ę̆ pœ̆ lǫ̆ tŭlę̆ ã lę̆ grẽdj, lę̆vŭ l'ęn lǫ̆ rŭę̆ də rvĭ də rvę̆.

Il s'encourut à l'étable, (là) où le bœuf le cossa et puis le lança (en) dans la grange, où l'âne le rua *de revient de reva.*

ã pęsẽ dǫ l'ętχŭā, lǫ̆ txĭ lǫ̆ mǫ̆rję̆ ę̆ yĭ dęxĭrę̆ tǫ̆ sę̆ tχŭlăt.

En passant sous le devant-huis, le chien le mordit et lui déchira toutes ces culottes.

ę̆ s' tχŭdę̆ vnĭ lę̆vę̆ dẽ lǫ̆ tχŭvę: lę̆ bǫ̆r ę̆xę̆pę̆[290]) ĭ kǫ ę̆vǫ sęz-āl.

Il se crut venir laver dans le cuveau: le canard éclaboussa un coup avec ces ailes.

6. ę̆ s' sāvę̆ ę̆ pœ̆ ălę̆ dĭr ęz-ātr:

6. Il se sauva et puis il alla dire aux autres:

— ălę̆ yĭ ã sĭ sę̆bę̆! y'ę̆ tχŭdĭə pār ĭ txę̆rbǫ̆nă: ę̆ y' ãn-ę̆ ũ k' m'ę̆ fǫ̆tŭ dę̆ kǫ d' tĭr-brę̆z.

— Allez-y en ce sabbat! J'ai pensé prendre une braise: il y en a un qui m'a foutu des coups de tirebraise.

y'ę̆ ravwętĭə ę̆mõ lǫ̆ tχŭę: ę̆ y' ãn-ę̆ ŭ k' m'ę̆ fǫ̆tŭ ę̆n pālrę̆ d' mǫ̆txĭə xŭ ĭn-œ̆yə.

J'ai regardé en haut la cheminée: il y en a un qui m'a foutu une pelletée de mortier sur un œil.

ã l'ętāl ĭn-ātr ę̆ ę̆kmãsĭə d' mə rvǫ̆dr.

A l'écurie, un autre a commencé de me rouler.

ã lę̆ grẽdj ę̆ y' ãn-ę̆ ĭn-ătr kə m' fǫ̆tę̆ dę̆ kǫ d' mẽdj d'ę̆kŭv.

Dans la grange, il y en a un autre qui me f... icha des coups de manche à balai.

dǫ l'ętχŭā, ĭn-ātr m'ę̆ tǫ̆ dę̆vūərę̆.

Sous le devant-huis, un autre m'a tout dévoré.

y'ę̆ tχŭdĭə m' lę̆vę̆ dẽ lǫ̆ tχŭvę̆ d'āv: ę̆ y' ę̆vę̆ ę̆n dǫb k' ę̆brăyę̆[291]) pę̆ ddẽ; ę̆l m'ę̆ tǫ̆ mǫ̆yĭə... ălę̆ yĭ vūər; mwă ĭ n'yĭ vę̆ pŭ!

J'ai cru me laver dans le cuveau d'eau: il y avait une folle qui faisait la lessive par dedans; elle m'a tout mouillé... Allez-y voir; moi je n'y vais plus!

7. ę̆ s'ãn-ălę̆n tǫ̆ lę̆ rǫ̆t dẽ ĭn-ātr bǫ pǫ̆ yĭ dmǫ̆rę̆.

7. Ils s'en allèrent toute la troupe dans un autre bois pour y demeurer.

7. ę̆ pœ̆ vwālĭ kmã lǫ̆ mŭnĭə d' myę̆kǫ̆ fœ̆ mętr dẽ lę̆ mājõ dę̆ *voleurs*, pǫ̆ lę̆ pŭ grǫs djǫə dę̆ făn dĭ sę̆bę̆.

Et puis voilà comment le meunier de Miécourt fut maître dans la maison des voleurs, pour la plus grande joie des femmes du sabbat.

---

[290]) Cf. ci-dessus note 61. — [291]) Le mot *ę̆brăyĭə* ou *ę̆brwăyĭə* = *laver* (en frottant vigoureusement) *le linge qu'on a d'abord « coulé » à la lessive.* Après cela, le linge est *ę̆txę̆pę̆* à la rivière, *rincé à grande eau et battu sur la planche appelée ętxę̆pūər.* (Cf. ci-dessous XXII, 5, note 300). Voici donc les opérations de la lessive: d'abord on *ātχŭv lę̆ bŭə* = *on encuve la lessive;* puis le linge est *kŭlę̆* = coulé, puis *ę̆brăyĭə,* enfin *ę̆txę̆pę̆.*

ã dĭ mẹm k' tǫ̆ sẹ djnātx ălĭ tǫ̆ lẹ sĕmdĭ fẹr yǫ bǫ̃ñă txīə lǫ̆ ptĕ mŭnīə....

On dit même que toutes ces sorcières allaient tous les samedis faire leurs beignets chez le petit meunier....

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXII. fǫl dẹ trā flūz[292], ǫ bĭ d' lĕ txẽs.

1. s'ẹtẹ dẽ lõ tã lĕvŭ lẹ rẹn fĕzĭ yǫ mẹnẹdjə ĕ flĭ lǫ̆ rẹst dĭ tã ā kār[293]) də l'ẹtr.

ĕ y' ãn-ĕvẹ ẹn k'ẹtẹ, kǫ̆m lǫ̆ dyẹ mĕ mĭmĭ, ĭ pǭ părăjūz. ĕl flẹ bĭ lẹ kǫ̆rā[294]); mẽ lẹz-ẹtǫ̆p, sǫ̆lĭ n' yĭ ălẹ p' dĭ tǫ̆. ĕl lẹ fzẹ ĕ rẹdŭr pĕ sẹ sĕrvãt dẽ ĭ grǫ dyənīə lĕvŭ lǫ̆ rwă n'ălẹ djmĕ. ă lĕ mūə dĭ rwă, lǫ̆ dyənīə ẹtẹ tǫ̆ pyẽ.

2. ĭ bẹ djǫ̆ ĕl dyĕ ã sõ būəb k' ẹtẹ dẽ l'ẹdjə də s' mĕryẹ: « sĕ-tə bĭ? lĕ djŭən bẹxăt kə fəlrĕ tǫ̆ sẹz-ẹtǫ̆p srĕ tĕ fãn, pǫ̆ ẹtr ā mwẽ bĭ xŭr k' t'ĕx ẹn bwẹn fãn d' mẹnẹdjə, ẹn bwẹn ǭvrīər. » ĕ fœ̆ bĭ kõtã.

3. ẹ y' ĕvẹ ẹn văv[295]) k' ĕvẹ dūə bẹxăt: ẹn k' n'ẹtẹ p' bĕl, mẽ bwẹn ǭvrīər, kə n' sə yǫ̃vẹ p' fǫ̃ d' sĕ flăt, dĭ tã k' l'ătr ẹtẹ ẹn bĕl bẹxăt, mẽ brāmã părăjūz ĕ pœ̆ kŭryǫ̃z; ĕl nə sĕvẹ dŭrīə ã lĕ flăt ĭ ptĕ kār d'ūr sẽ rĭtẹ ã lĕ fnẹtr pŏ vŭər sǫ̆ kə s' pẹsẹ txŭ̃ lẹ txmĭ.

Fôle des trois fileuses, ou bien de la chance.

(Patois de Miécourt.)

1. C'était dans les temps où les reines faisaient leurs ménages et filaient le reste du temps au coin de l'âtre.

Il y en avait une qui était, comme le disait ma grand'mère, un peu paresseuse. Elle filait bien (les) la filasse; mais les étoupes, cela ne lui allait pas du tout. Elle les faisait (à réduire) serrer par ses servantes dans un grand grenier où le roi n'allait jamais. A la mort du roi, le grenier était tout plein.

2. Un beau jour, elle dit à son fils qui était dans l'âge de se marier: « Sais-tu bien? La jeune fille qui filera toutes ces étoupes sera ta femme, pour être au moins sûr que tu aies une bonne femme de ménage, une bonne ouvrière. » Il fut bien content.

3. Il y avait une veuve qui avait deux filles: une qui n'était pas belle, mais bonne ouvrière, qui ne se levait pas (loin) de son rouet, (du temps que) pendant que l'autre était une belle fille, mais très paresseuse et puis curieuse; elle ne savait (durer) rester au rouet un petit quart d'heure sans courir à la fenêtre pour voir ce qui se passait sur les chemins.

---

292) Cf. le Conte de Grimm Nr. 14: *Die drei Spinnerinnen;* J. Bolte u. G. Polivka 1, 109 ff. — 293) Ce mot *kār*, que j'ai déjà relevé *Arch. IX*, p. 20, note 142 (*Paniers*) est encore employé de nos jours: *ĭ kār* ou *ĭ kārā* et désigne un *coin*, un *angle*, un *réduit*. — 294) Le mot *lĕ kŏrā* désigne la filasse de première qualité, qu'on a soigneusement débarrassée des étoupes. La *twāl d' kǫ̆rā* était rénommée dans le temps. — 295) La *văv (vidua)* = la *veuve;* pour le *veuf*, le patois dit *ĭ văvrẹ*. Je ne sais à quoi rattacher cette forme.

ę̆l dyę̆ ã sę̆ mę̆r k'ę̆l sə vlę̆ ăl̥ę̆ smõdr[296]) ã lę̆ rę̆n pǫ̆ flę̆ sę̆z-ę̆tǫ̆p.

Elle dit à sa mère qu'elle se voulait aller offrir à la reine pour filer ses étoupes.

lę̆ mę̆r dyę̆ ã l'ātr: « vę̆ ę̆xbĩ; tə srǭ bĩ mwăyūə k' tę̆ sœ̆r kə n' tĩ p' ã sę̆ flăt. »

La mère dit à l'autre: « Va aussi; tu serais bien meilleure que ta sœur, qui ne tient pas à son rouet. »

4. ę̆ pę̆txę̆n ā pwẽ dĭ djǫ̆. lę̆ mę̆r yǭ swę̆tę̆ bwę̆n txẽs.

4. Elles partirent au point du jour. La mère leur souhaita bonne chance.

lę̆ rę̆n prəñę̆ lę̆ pŭ bę̆l; ę̆l yĭ pyę̆ję̆ mœ̆ k' l'ātr.

La reine prit la plus belle; elle lui plaisait mieux que l'autre.

ę̆l lę̆ mnę̆ dẽ lə dyənīə lę̆vŭ ę̆ y' ę̆vę̆ ĩ mõsę̆ də flăt lę̆vŭ ę̆l pǫ̆yę̆ txwăzĭ stę̆ k' yĭ ādrę̆ lǫ̆ mœ̆.

Elle la mena dans le grenier où il y avait un monceau de rouets où elle pouvait choisir celui qui lui irait le mieux.

ā bŭ dĭ djǫ̆, ę̆l nə flę̆ dyę̆r; lǫ̆ dŭzīəm nõ pŭ; lǫ̆ trăjīəm, ę̆l sə bǫ̆tę̆ ę̆ pŭ̃ərę̆, ę̆ pœ̆ ę̆l dę̆xãdę̆[297]) ãn-ę̆n fnę̆tr pǫ̆ vŭə d' kę̆ sã ę̆tę̆ l'ǫ̆tā: ę̆l djābyę̆[298]) d' sə sāvę̆.

Au bout du jour, elle ne fila guère; le deuxième non plus; le troisième elle se mit à pleurer, et puis elle descendit à une fenêtre pour voir de quel côté était [la] sa maison: elle projetait de se sauver.

5. tǫ̆ d'ĩ kǭ, ę̆l vwăyę̆ vnĭ trā fãn k' yĭ fzĩ dę̆ sĩñ dā lwẽ. ę̆l yĭ dmẽdę̆n sǫ̆ k' ę̆l pŭ̃ərę̆; ę̆l yǭ dyę̆.

5. Tout d'un coup elle vit venir trois femmes qui lui faisaient des signes de loin. Elles lui demandèrent ce qu'elle pleurait; elle (le) leur dit.

ę̆n d' sę̆ fãn ę̆vę̆ dĭ rŭdjə pwă, ę̆ pœ̆ ę̆n lę̆vr pŭ grǭs k'ę̆n ǫ̆l[299]) də tǫ̆txę̆, k' yĭ pãdę̆ txŭ l' mǫ̆tõ.

Une de ces femmes avait les cheveux rouges, et puis une lèvre plus grosse qu'un rebord de gâteau, qui lui pendait sur le menton.

l'ātr ę̆tę̆ blõdãt, ę̆vǭ ĩ pŭ̃əs xĭ lę̆rdjə k'ę̆n pāl də fwę̆.

L'autre était blonde(tte), avec un pouce si large qu'une pelle de four.

l'ātr ę̆tę̆ nwārăt, ę̆vǭ ĩ pīə xĭ grǭ k'ĩ dǭ d'ę̆txę̆pūər[300])

L'autre était noire(tte), avec un pied plus large qu'un dos de planche à battre le linge.

6. ę̆l lę̆ trǫ̆vę̆ pœt; ę̆ yĭ fzĩ kāzĭ ę̆ păvŭ. mẽ tχẽ ę̆ yĭ œn dĭ k' ę̆l ę̆tĩ dę̆ flŭz, ę̆l lę̆ fzę̆ ę̆ ãtrę̆, lę̆ mnę̆ ā

6. Elle les trouvait vilaines; elles lui faisaient presque peur; mais quand elles lui eurent dit qu'elles étaient

---

[296]) Le verbe *smõdr (submonere),* (part. passé: *smõjŭ*), n'a pas le sens du vx. frç. *semondre,* mais signifie: *offrir.* — [297]) Elle *descendit* à une fenêtre d'un étage inférieur, le grenier n'ayant que des *tāglǭ* = *des lucarnes* auxquelles elle ne pouvait atteindre. — [298]) *djābyę̆* = *décider, projeter, délibérer. Pan. 229* l'emploie dans le sens d'*inventer.* (Cf. *Arch. VI,* N° 130, p. 19, note 1). — [299]) Le mot *ǫ̆l,* s. f. = litt. *ourle,* un *ourlet;* ici le *bord* extérieur du gâteau, qui est replié comme un ourlet; ce que le Vaudois appelle le *revon.* — [300]) *L'ę̆txę̆pūər* = la planche, le banc sur lequel on rince et on bat le linge, et sur lequel on le met ensuite épurer.

dyənīə, lĕvŭ ĕl ĕkmãsĕn ĕ dǭyīə[301]) ā trĕvĕyə.

ā bŭ d' ǭt djŏ, tŏ lęz-ętŏp fœ̆n flę ãn-ĩ pŭ bę flę k'ãn-œ̆x pǫ̆yŭ vūər.

des fileuses, elle les fit (à) entrer, les mena au grenier où elles commencèrent à abattre du travail.

Au bout de huit jours, toutes les étoupes furent filées en (un) le plus beau fil qu'on eût pu voir.

7. ĕl ĕvę ĩ pǭ păvŭ pŏ lę vŭər pĕtxĭ pŏx k'ĕl n'ĕvę rã pŏ lę pĕyīə; mẽ ĕ yĭ dyĕn k'ĕl n'ĕvę p' fāt d' yǭ rã bĕyīə pŏ yŏt pwęn, k'ĕl nə dĕvę p' rębyę d' lęz ẽvĭtę ã sę nās, s'ĕl nə vlę p' pīədr sĕ txẽs.

7. Elle avait un peu peur pour les voir partir, parce qu'elle n'avait rien pour les payer; mais elles lui dirent qu'elle n'avait pas besoin de leur rien donner pour leur peine, qu'elle ne devait pas oublier de les inviter à ses noces, si elle ne voulait pas perdre sa chance.

ĕl yǭ prŏmęxĕ bĩ, ĕ pœ̆ ĕ pĕtxĕn fǭ.

Elle [le] leur promit bien, et puis elles partirent loin.

8. ĕl ălĕ lŏ lãdmẽ vā lę rę̄n pŏ yĭ dir k' lęz-ętŏp ętĩ flę. lę rę̄n nə lŏ vəlĕ p' krę̄r. ĕl tχŭdę k'ĕl œ̆x făyŭ ā mwẽ vẽt-ã pŏ flę tŏ sęz-ętŏp

8. Elle alla le lendemain vers la reine pour lui dire que les étoupes étaient filées. La reine ne le voulut pas croire. Elle pensait qu'il eût fallu au moins vingt ans pour filer toutes ces étoupes.

stę k' fœ̆ ębābĭ, s' fœ̆ lę.

Celle qui fut étonnée, ce fut elle.

mẽ tŏ d' mę̄m, ĕl yĭ dyĕ k' lę nās sə frĩ ā pŭ tǭ.

Mais tout de même, elle lui dit que les noces se feraient au plus tôt.

ĕl lę mnĕ vā sõ būəb, k' fœ̆ bĩnĕyərŭ d' lę vūər xĭ bĕl, ĕ pœ̆ k' n'ã rvəñę p' dĭ bę flę k'ĕl fəzę.

Elle la mena vers son fils qui fut bien heureux de la voir si belle, et puis qui n'en revenait pas du beau fil qu'elle faisait.

9. tχẽ s' fœ̆ ĕrĭvĕ k'ĕ vlĩ fę̄r lę nās, lĕ djŭ̃ən bę̄xăt dmẽdĕ ā djŭ̃ən rwă d'ẽvĭtę trā tχŭzęn k'ĕl ĕvę.

9. Quand ce fut arrivé qu'ils voulaient faire les noces, la jeune fille demanda au jeune roi d'inviter trois cousines qu'elle avait.

ĕ fœ̆ bĩ d'ĕkūə.

Il fut bien d'accord.

ĕdõ pŏ l'djŏ dę̄ nās, ĕl ĕrīvęn lę trā dẽ dę̄ bĕl kārœ̆s tŏ ryŭ̃ẽ d'ūə, ĕ pœ̆ bĩ vętĭ, bĩ txăsīə.

Donc le jour des noces, elles arrivèrent les trois dans de beaux carrosses tout brillants d'or, et puis bien vêtues, bien chaussées.

mẽ tχẽ lŏ djŭ̃ən rwă lę vwăyĕ, ĕ dyĕ ã sĕ djŭ̃ən fãn: « x' mõn-ām, tę pĕrãt n' sõ p' bĕl! ĕ pœ̆ k'ās ĕ

Mais quand le jeune roi les vit, il dit à la jeune femme: « Sur mon âme, tes parentes ne sont pas belles!

---

[301]) Le mot *dǭyīə* = *battre, frapper.* Cf. *Pan.* Ms. A. vers 430: *ĕ vŏ dǭyə stə dę̄m.* — Ici *dǭyīə ā trĕvĕyə* = litt.: *battre au travail,* c. à d. *abattre de la besogne.*

dīr k'ę̆ sẽ lę̣ trā xĭ mā gūənę̣?[302])

— dmẽdə-yǫ̣, dyę̆ lę̆ djū̃ən fãn.

ę̆ yǫ̣ dmẽdę̆.

10. stę̣ k'ę̆vę̣ lę̆ grǫ̣s lę̣vr yĭ dyę̆ k' s'ę̣tę̣ tẽ k'ę̆l ę̆vę̣ mǫ̆yīə lǫ̆ flę̣ ã flẽ.

stę̣ k'ę̆vę̣ lǫ̆ lę̆rdjə pū̃əs yĭ dyę̆ k' s'ę̣tę̣ tẽ k'ę̆l ę̆vę̣ tǫ̣ə[303]) lǫ̆ flę̣ ã flẽ.

stę̣ k' ę̆vę̣ ĩ pīə kǫ̆m ĩ dǫ̣ d'ę̆txę̆-pūər yĭ dyę̆ k' s'ę̣tę̣ tẽ ę̆l ę̆vę̣ fę̣ ălę̣ lę̆ rū̃ə d' lę̆ flăt ã flẽ.

tχẽ ẽl-ǫ̆yę̆ sǫ̆lĭ, ę̆ vñę̆ xĭ trę̆bĭ k'ę̆ dę̣fãdę̆ ã sę̆ djū̃ən fãn də n' pū̃ flę̣ djmę̣, pǒx k'ę̆l œ̆ păvū̃ k'ę̆ vñœ̆x dĭx pœ̆t kmã sę̣ trā tχū̃zę̣n; ę̆ pœ̆ s'ā dā sǫ̆lī k' lę̣ rę̣n n' flã pū̃.

mę̆ mĭmĭ k'ę̣tę̣ ã stə nās pǫ̆ fę̆r lǫ̆ byã tǫ̆txę̣[304]) s'ĭ ę̆mū̃zę̆ bĭ.

tχẽ ę̆ n'œ̆n pū̃ fāt də lę̣, ę̆ lę̆ bǫ̆tę̆n txū̃ lę̆ pāl dĭ fwę̆, lę̆ tū̃lę̆n djẽk sĭ ę̆ myę̣kǫ̆, lę̆vū̃ ę̆l s'ā ę̆djǫ̆kĭ[305]).

Et puis qu'est-ce à dire qu'elles sont les trois si mal arrangées? »

— Demande-(le) leur, dit la jeune femme.

Il [le] leur demanda.

10. Celle qui avait la grosse lèvre lui dit que c'était tant qu'elle avait mouillé le fil en filant.

Celle qui avait le large pouce lui dit que c'était tant qu'elle avait tordu le fil en filant.

Celle qui avait le pied comme un dos de planche à battre le linge lui dit que c'était tant elle avait fait aller la roue du rouet en filant.

Quand il entendit cela, il [de]vînt si épouvanté qu'il défendit à la jeune femme de ne plus filer jamais, parce qu'il eut peur qu'elle [ne] [de]vînt (ain)si vilaine (comme) que ses trois cousines; et puis c'est depuis cela que les reines ne filent plus.

Ma grand'mère qui était à cette noce pour faire les gâteaux de fête s'y amusa bien.

Quand ils n'eurent plus besoin d'elle, ils la mirent sur la pelle du four, la lançèrent jusqu'ici à Miécourt où elle s'est perchée.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

---

[302]) Un *gūənę̣* est un *jupon; ę̣tr mā gūənę̣* signifie d'abord *être mal enjuponné, mal vêtu, mal attifé;* puis, comme ici, *mal arrangé physiquement, par suite de défauts corporels trop apparents.* Il ne peut évidemment pas s'agir de *vêtements,* puisqu'on vient de nous dire qu'elles sont « *bien vêtues, bien chaussées.* » — [303]) On a les deux formes du part. passé: *tǫ̣ə* et *tǫ̆rjū̃,* de l'infinitif *tǫ̣ədr* (Cf. *mǫ̣ədr,* part. passé: *mǫ̣ə* et *mǫ̆rjū̃. Arch. III,* p. 267, note 3). [304]) Les *byã tǫ̆txę̣* ou *twę̆txę̣,* litt.: *les blancs gâteaux,* sont ceux qu'on fait de *fine fleur de farine* à l'occasion des fêtes. Les *tǫ̆txę̣* sont en général recouverts de *frę̆yū̃r* = *œufs battus mêlés de crême.* Les gâteaux de St-Martin sont des *byã tǫ̆txę̣* (*torca* + *ellu*). — [305]) Le verbe *s'ę̆djǫ̆kĭ* = *se percher comme les oiseaux, les poules.* Ex.: *nǫ̣ djrę̆n sõ ę̆djǫ̆kĭ; l' pū̃ s'ā ę̆djǫ̆kĭ xū̃ st'ę̣br* (Cf. le patois vaudois: *être ă dzǫ̆,* même sens.). — C'est ainsi qu'on terminait cette fôle quand on la racontait à une noce.

XXIII. lę vwăyędjŭ də ptęt ręs [306]).

1. ĩ bę djŏ lŏ pŭ txīə l' męr ę pœ̆ lę djərę̆n txīə l'χęvīə [307]) s'ănălę̆n drīə lŏ krā mẽdjīə dę nŭx.

tχẽ ę̆l-œ̆n bĩ mẽdjīə, lę djərę̆n dyę̆ ā pŭ: « y'ę̆mrō bĩ m'ăn-ălę ã kārœ̆s!

— ę̆tã, dyę̆ lŏ pŭ, ĭ m'ã vę̆ ã fęr ę̆n ę̆vō nō krǫ̆tx [308]) də nŭx. »

tχẽ ę̆l fœ̆ prāt, lę djərę̆n mõtę̆ ddẽ ę pœ̆ dyę̆ ā pŭ d' fę̆r lŏ txvā.

— mwă, ę̆tr lŏ txvā! mwă, lŏ pŭ dĭ męr! tə rbǫ̆l! [309]) ā dę nyã! ĭ vœ̆ bĩ ę̆tr *cocher*, mẽ p' lŏ txvā!

2. vwăsĭ k' lę bŏr dĭ mŭnīə sə prǫ̆mnę pę̆ lĭ, ę pœ̆ ę s' mǫ̆kę̆ d'yǫ.

mẽ lŏ pŭ l'ę̆myālę̆ tẽ k'ę̆l sə lęxę̆ ãbǫ̆rlę; ę pœ̆ ę̆prę̆ lŏ pū lę̆ lãsę̆ ā gălǫ̆.

tχẽ ę fœ̆n ā lęrdjə, ę trǫ̆vę̆n ę̆n ę̆dyœ̆yə ę pœ̆ ę̆n ę̆pĩdyə k' yǫ dmẽdę̆n ę mõtę.

lę djərę̆n dyę̆ ā pŭ: « prã lę, s'ā dę xĭ mę̆grə djã! »

3. vwăsĭ k' lę nǭ vñę̆, ę pœ̆ ę̆prę̆ k'ę̆l œ̆n bĩ rĭtę, ę̆l ę̆rĭvę̆n dẽ ĩ kăbărę̆.

lŏ kăbărtīə, k' ę̆tę ĩn-ǫ̆rdyœ̆yŭ, nə lę vlę p' kŭtxīə.

lŏ pŭ y prǫ̆mę̆xę̆ l'ũə d' lę djərę̆n, ę pœ̆ lę bǫ̆r k' y ã frę̆ ũ tǫ̆ lę djǫ̆.

Les voyageurs de petite race.

(Patois de Miécourt.)

Un beau jour le coq chez le maire et puis la poule chez le sacristain s'en allèrent derrière le Crêt manger des noix.

Quand ils eurent bien mangé, la poule dit au coq: « J'aimerais bien m'en aller en carrosse!

— Attends, dit le coq, je m'en vais en faire un avec nos coquilles de noix. »

Quand il fut prêt, la poule monta dedans et puis dit au coq de faire le cheval:

— Moi, être le cheval! Moi, le coq du maire! Tu perds la tête! Ah! parbleu non! Je veux bien être cocher, mais pas le cheval!

2. Voici que le canard du meunier se promenait par là, et puis il se moqua d'eux.

Mais le coq le flatta tant qu'il se laissa atteler; et puis après le coq le lança au galop.

Quand ils furent au large, ils trouvèrent une aiguille et puis une épingle qui leur demandèrent à monter.

La poule dit au coq: « Prends-les, c'est des si maigres gens! »

3. Voici que la nuit vint, et puis après qu'ils eurent bien couru, ils arrivèrent dans un cabaret.

Le cabaretier, qui était un orgueilleux, ne les voulait pas coucher.

Le coq promit l'œuf de la poule, et puis le canard qui lui en ferait un tous les jours.

---

306) Cf. le Conte de Grimm N° 10: *Das Lumpengesindel*; vgl. J. Bolte u. G. Polivka 1, 75 ff. — 307) Le *χęvīə* (Aj.) ou *xęvīə* (Vd) est le *clavier* (*clavariu*), ou marguiller. — 308) C'est le mot habituel pour les *coquilles de noix*. — 309) Littéralement: *tu reboules*. Le mot *rbǫ̆lę* signifie: *redresser les quilles*, « *requiller* »; mais je ne l'ai jamais encore rencontré dans le sens de « *perdre la tête* », quoiqu'on dise familièrement: *t' pīə lę̆ bǫ̆l* = *tu perds la boule!*

ę̆ lę̄ fǭrę̆ dẽ lę̆ pǎkŭz[310]) ā lõ d' lę̆ tχǭ̆ję̆n; mẽ lę̆ bǫ̆r vlę̆ kŭtxīə dvẽ l'ǭtā, vā lę̆ mājnăt ā txĩ.

4. ã lę̆ pwẽt dĭ djǫ̆, lǫ̆ pŭ rę̄vwăyę̆ lę̆ djərę̆n. ę̆ mẽdję̆n l'ū̆ə, ę̆ pœ̆ txẽpę̆n lę̄ krǭ̆tx ā twę̆nă.

ę̆l ãpitχę̆n l'ę̄pdĩyə dẽ ĩ pãnmẽ[311]), ę̆ pœ̆ l'ę̆dyœ̆yə dẽ l'fǭtœ̆yə dĭ kăbărtīə, ę̆ pœ̆ ę̆ s' sāvę̆n ę̆vǭ lę̆ bǫ̆r k' lę̄ vwăyę̆ pę̄sę̄.

5. lę̆ servãt s' yœ̆v pǫ̆ fę̆r lǫ̆ dę̆djŭnõ; ę̆l nə sę̆vę̄ fę̆r də fū̆ə. lǫ̆ mę̆tr vəñę̆ ã pę̆sẽ; ę̆ sę̆rę̆ sę̆ mẽ txŭ sĭ pãnmẽ, ę̆ pœ̆ ę̆ s'ę̆grę̆fĭñę̆ tǫ̆ lę̆ mẽ; ę̆ sę̆ñę̄ kǫ̆m ĩ bū̆ə.

ę̆ s' lę̆xę̆ txwă txŭ sõ fǭtœ̆yə, mẽ ę̆ s' ryǭ̆vę̆ ā pŭ vĭt: l'ę̆dyœ̆yə s'ę̆tę̄ pyẽtę̄ ātrə pę̄ k'ã sę̆ fĭdyū̆r.

ę̆ dəvĭzę̆[312]) k' s'ę̆tę̄ lǫ̆ pŭ k' ę̆vę̄ djū̆ə sę̄ tǫ̆ lĭ, tχẽ lę̆ sę̆rvãt vəñę̆ y dīr k' tǫ̆ sę̄ vwăyę̆djŭ də ptę̆t rę̆s ę̆tĩ pę̆txĭ.

ę̆ djŭrę̆ dālĭ kə də stə sūətx lĭ, ę̆ n'ã vlę̄ pŭ djmę̄ pār pǫ̆ lǫ̆djīə.

Il les fourra dans la buanderie à côté de la cuisine; mais le canard voulut coucher devant la maison, vers la maisonnette du chien.

4. A la pointe du jour, le coq réveilla la poule. Ils mangèrent l'œuf, et puis jetèrent les coquilles au fourneau.

Ils plantèrent l'épingle dans un essuie-main, et puis l'aiguille dans le fauteuil du cabaretier et puis ils se sauvèrent avec le canard qui les vit passer.

5. La servante se lève pour faire le déjeuner; elle ne savait faire de feu. Le maître vint à passer; il serra sa main sur cet essuie-main, et puis il s'égratigna toute la main; il saignait comme un bœuf.

Il se laissa choir sur son fauteuil, mais il se releva au plus vite: l'aiguille s'était plantée autre part qu'à la figure.

Il devina que c'était le coq qui avait joué ces tours-là, quand la servante vint lui dire que tous ces voyageurs de petite race étaient partis.

Il jura alors que de cette sorte-là, il n'en voulait plus jamais prendre pour loger.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt).

---

[310]) La *pǎkŭz* (All. *Backhaus*) est la *buanderie*, qui renfermait parfois aussi le *four*. Mais dans bien des maisons, le four se trouvait à la cuisine. — Dans le vieux temps, on mettait, à la *pǎkŭz*, des planches sur lesquelles les poules allaient se percher en hiver, pour être au chaud. — [311]) Comme dans les autres patois romands, *l'essuie-main* se dit: *pãnmẽ*. Le verbe *pãnę̄* (*pannare*) = *essayer*, *torcher*. — [312]) Le verbe *dəvĭzę̄* signifie non pas *deviser*, *parler* (*djāzę̄*), mais *deviner*.